

DEUXIÈME PARTIE
LE PÈLERINAGE

CHAPITRE PREMIER

PÉRIODE INORGANIQUE

(1917-1921)

Autour du portique de bois.

Le 13 octobre 1917 restera une journée mémorable dans les fastes du Portugal. Les prodiges de la Cova da Iria eurent sur les esprits une répercussion incalculable. Dès ce jour, ce lieu béni ne cessa d'attirer d'innombrables fidèles désireux de venir prier là où la Vierge s'était montrée.

L'arc rustique et la murette de pierre sèche qui marquaient l'endroit précis des apparitions étaient regardés comme un véritable sanctuaire ; des groupes de pèlerins, sans nulle organisation pour diriger leurs flots, y affluaient de tous les côtés.

Les jours ouvrables, ils y venaient isolément ou en petits groupes ; les dimanches et fêtes, le nombre augmentait et, le 13 de chaque mois, surtout de mai à octobre, on pouvait les compter par milliers et même par dizaines de mille.

Rien ni personne ne les poussait. La Vision elle-même n'avait pas demandé, comme Marie l'avait fait à Lourdes, qu'on vienne là « en procession ». Et cependant, la progression du nombre de pèlerins fut bien plus rapide à la Cova da Iria qu'elle ne l'avait été à la Grotte de Massabielle. Ils venaient là spontanément, attirés par l'espoir de participer aux grâces que la

Vierge du Rosaire répandait à pleines mains, ou bien mus par la reconnaissance pour quelque faveur obtenue et souvent par simple dévotion envers Marie.

Constamment, on y récitait le Rosaire et on y chantait des cantiques.

La Dame avait promis à Lucie de guérir certains malades. Elle devait tenir magnifiquement sa parole. Il est absolument impossible de rapporter toutes les faveurs de ce genre que les pèlerins se racontaient les uns aux autres, entre deux chapelets, parmi les chênes verts. Disons seulement de quelle manière l'un d'entre eux fit connaître sa propre guérison.

C'était le 13 octobre 1919. Autour de la modeste chapelle récemment construite, priaient, avec un édifiant recueillement, plus de six cents personnes, pendant que de nombreux groupes de pèlerins, semés çà et là sur la montagne, se reposaient sous les arbres ou prenaient leur repas. Soudain, à une cinquantaine de mètres de la chapelle, une énorme fusée fend l'air et éclate avec un bruit semblable à un coup de canon de gros calibre. Après celle-ci, en éclate une autre, puis une troisième, une quatrième, jusqu'à la vingt et unième : une salve en règle.

« Autour de moi, raconte le Dr Formigão, quelques dévots montrent leur déplaisir pour cette profanation du lieu des apparitions, laquelle est d'autant plus regrettable qu'elle contraste davantage avec le silence et le recueillement de la foule. Alors on entend des plaintes contre le désintéressement total du clergé au sujet de tout ce qui se passe là. Sous sa surveillance, de tels faits n'auraient pas lieu. Je me dirige, un calepin et un crayon en mains, vers l'homme aux fusées et lui dis : « Ayez l'obligeance de me donner votre nom. » Surpris, il pâlit, se met sur ses gardes et répond sèchement : « Si vous êtes l'autorité et venez « m'arrêter parce que j'ai tiré des fusées sans permission, faites votre devoir : j'ai accompli un vœu et

« peu m'importe de payer la contravention ou même « d'être emprisonné. Je suis prêt à tout. »

« Je le tranquillisai, en l'assurant que je voulais seulement savoir si cette salve de vingt et un coups était précisément l'accomplissement d'une promesse. Alors le brave homme s'anime, son visage s'illumine et, plein d'enthousiasme, il me raconte dans un langage simple, mais vraiment éloquent, son émouvante histoire.

« Il était artificier de métier et avait son atelier dans une banlieue de Porto-de-Mós. Au mois de juin dernier, il avait été frappé d'une grave maladie gastro-intestinale. Les efforts de deux habiles médecins n'avaient pu vaincre le mal. Ayant perdu tout espoir humain et atterré à la pensée de laisser ses enfants dans la misère, il s'était tourné avec foi vers la Consolatrice des affligés, faisant vœu d'aller à Fátima, au lieu des apparitions, pour y faire exploser une salve de vingt et une « fusées-mortier » préparées à cette fin. Le vœu formulé, il avait aussitôt commencé à se trouver mieux et, en peu de temps, s'était trouvé complètement rétabli. Il était venu maintenant avec sa famille remercier la Vierge et accomplir son vœu. »

Les miracles les plus précieux se sont accomplis alors au fond de nombreuses âmes qui passaient, grâce à Marie, subitement parfois, de l'indifférence ou même de l'hostilité à la ferveur. C'était, dans tout le Portugal, comme une Pentecôte nouvelle, une résurrection des âmes. La dévotion au saint Rosaire prenait un développement considérable et cela sans nulle intervention du clergé auquel les prescriptions de l'autorité religieuse interdisaient de s'occuper publiquement de Fátima.

Les persécuteurs de la foi n'osaient plus poursuivre leurs desseins. On entendait souvent parler de conversions éclatantes obtenues par l'invocation de Notre-Dame de Fátima. On racontait parfois la mort tragi-

que de quelques esprits forts qui, niant l'évidence, avaient pris occasion de ces événements pour blasphémer la Sainte Vierge.

Marie savait aussi se venger de manière plus miséricordieuse. Un jour, un jeune homme d'assez bonne famille, mais aux idées subversives, se dirigeait vers Fátima en compagnie de deux de ses sœurs. Durant le voyage, l'une d'elles remarqua que son frère portait sur lui un engin explosif. Ayant trop de raisons de suspecter les intentions du jeune homme contre le petit oratoire dont nous allons parler, la jeune fille réussit à lui enlever la bombe à son insu et à la remplacer dans la poche par un chapelet.

Ils sont à la Cova da Iria, mélangés à la foule des visiteurs. La sœur épie avec anxiété le moindre geste de son frère, lorsque tout à coup, elle le voit tomber à genoux, pleurant à chaudes larmes et en proie à une émotion intense.

La grâce avait, par l'intercession de Marie, frappé, une fois de plus, un coup irrésistible.

Dans sa dernière apparition, la Vierge avait exprimé aux enfants le désir qu'il lui fût élevé une petite chapelle (capelinha) à la Cova. Cependant, ni le curé de Fátima ni aucun membre du clergé, encore moins le Patriarcat de Lisbonne, dont dépendait alors Fátima, ne paraissaient se soucier d'obéir à cet ordre du Ciel. Devant cette carence, les pèlerins se mirent eux-mêmes à l'ouvrage au cours du printemps 1919 (inauguration le 28 avril).

La petite chapelle sortit de terre, mais ce ne fut qu'un très modeste édifice de quelques mètres carrés à peine, précédé d'une courette encore plus exigüe. Qu'était-ce pour contenir les foules qui venaient prier là en avalanches irrésistibles et toujours grossissantes ? Car la ferveur des Portugais envers la Vierge apparue à Fátima ne cessait de grandir.

L'opposition sectaire

Parmi les diverses causes qui ont contribué à donner au développement de cette dévotion l'allure d'un torrent impétueux, il serait injuste d'oublier la guerre déchaînée par l'Enfer contre la « superstition » nouvelle, guerre qui, par réaction spontanée de la foi populaire, obtint le résultat contraire à celui qu'elle cherchait.

Les forces sectaires du pays ne se bornèrent pas à lancer et à colporter, surtout par le moyen de la presse, des calomnies et des railleries : elles recoururent aussi à des violences inqualifiables, auxquelles s'associait l'autorité publique, totalement esclave de la secte.

Nous avons vu comment le sous-préfet d'Ourém essaya d'empêcher l'apparition du 13 août et nous dirons la cruelle épreuve qu'il infligea aux petits voyants¹.

Le dimanche suivant, le jour même de l'apparition aux Valinhos, se tenait, précisément à Fátima, un *Congrès de propagande et de protestation contre les manœuvres cléricales*. La libre pensée l'avait organisé avec le concours des autorités. Grâce à la prudence du curé de Fátima et au bon esprit de ses paroissiens, cette manifestation tourna à la honte complète des organisateurs et des rares congressistes.

Un mois plus tard, la secte provoqua un autre pénible incident. Sachant que les autorités laisseraient faire, encouragés peut-être par le gouverneur du district de Santarem, une bande de polissons de cette ville vinrent une nuit (23-24 octobre) avec une automobile, pour enlever les *ex-voto* et les objets divers que la piété populaire avait déposés sur le lieu des apparitions. Ils renversèrent le portique, enlevèrent divers objets et

¹ Voir III^e partie, p. 166 ss.

voulurent même couper le chêne vert et l'emporter en le traînant derrière leur auto. Les malheureux, s'étant trompés, arrachèrent et emportèrent un arbre voisin, au lieu du véritable qui n'était plus d'ailleurs qu'une souche presque au ras du sol.

Arrivés à Santarem, ils organisèrent une procession nocturne, assaisonnée de chants obscènes et entremêlée de discours pleins de blasphèmes, en promenant dans les rues les objets dérobés à la Cova da Iria. Les participants de cette manifestation carnavalesque étaient au nombre d'une centaine. Nul n'osa protester contre ces plaisanteries grossières et sacrilèges, car chacun savait que, derrière ces bandes impies, se tenaient les autorités officielles du district, heureuses de voir « ces hommes libres juguler à la naissance cette combinaison si bien arrangée pour réveiller la foi ».

Ces autorités elles-mêmes osèrent intervenir directement. Elles auraient voulu exiger du clergé, comme des magistrats locaux, l'interdiction de tout rassemblement à la Cova da Iria. Certains prêtres de la région eurent, à ce sujet, des ennuis avec l'Administration.

Le mouvement vers la Cova da Iria ne faisait que s'accroître ; à partir de 1920, le Gouvernement central lui-même va s'occuper d'y mettre obstacle.

L'épisode le plus notable, tant à cause de l'importance des forces mises en action qu'à cause du fiasco subi, fut celui du 13 mai 1920. Il y eut un premier acte, joué par le maire de Torres-Novas. Un jeune homme de cette ville, récemment converti, avait fait faire une statue de la Sainte Vierge selon les indications exactes des voyants pour la placer dans la petite chapelle de la Cova da Iria. L'arrivée de la statue dans la ville au commencement de mai excita un grand enthousiasme parmi les fidèles ; on accourut en foule pour l'admirer. L'alarme et l'émotion des Jacobins ne furent pas moindres. Ils firent appel au maire qui intima au donateur l'ordre de garder la statue et de ne pas la porter à Fátima. Pour être sûr d'être obéi, le maire fit entourer la

maison de gendarmes. Mais la statue en sortit tout de même ; elle traversa en paix les cordons de troupes dans un char à bœufs, cachée sous des outils et du matériel agricole. Elle entra triomphalement dans la « Cova da Iria » et c'est elle qui reçoit encore aujourd'hui les supplications et la vénération de millions de pèlerins.

Le Gouvernement central fut le protagoniste du deuxième acte : il avait donné aux maires des communes limitrophes de Fátima l'ordre formel d'arrêter tous les véhicules qui s'y rendraient. Au lever du jour, le 13, il fit placer de forts escadrons de cavalerie et des troupes d'infanterie de la Garde républicaine autour de la Cova da Iria, pour en interdire l'accès. Mais la sainte obstination des pèlerins triomphait de tout. Leurs véhicules arrêtés, ils allaient à pied, forçaient les cordons des soldats, qui, pour la plupart braves gens du pays, se déclaraient vite et volontiers vaincus. Et même, à la fin, bon nombre demandèrent aux officiers, et en obtinrent, la permission d'aller prier devant le petit oratoire.

Un des officiers exprimait ainsi avec sincérité ses propres sentiments à l'historien de Fátima, D^r Formigão : « Si vous saviez combien il me déplaît d'être ici !... Je fais ce qu'on me commande, mais croyez bien que tout cela me révolte. Je suis croyant et je ne comprends pas quel avantage il peut y avoir à empêcher ces pauvres gens d'aller prier là-bas. Ça me fait pleurer... » Et il ajoutait, les larmes aux yeux : « J'ai une sœur à qui la Dame de Fátima a sauvé la vie. »

Ce jour-là, des milliers et des milliers de pèlerins arrivèrent jusqu'à la Cova. Ils en repartirent plus résolus à multiplier la propagande et leurs protestations contre le sectarisme officiel.

Celui-ci ne désarmait pas. Ses suppôts firent sauter à la dynamite la pauvre *capelinha*, dans la nuit du 6 mars 1922. Elle n'avait vécu que trois ans ! Circonstance remarquable, que le peuple a regardée comme

un prodige du Ciel : des cinq bombes posées, une seule n'a pas éclaté, précisément celle qui avait été mise à la racine de l'arbuste sur lequel la Vierge s'était montrée.

Cet attentat souleva une vague d'indignation. Il fut vivement réprouvé même par la presse. De toutes parts et jusque dans le Parlement, s'élevèrent des protestations: Bien que le Ministère eût menacé de sévir encore plus, des pèlerinages de réparation furent aussitôt organisés. Huit jours après, le 13 du même mois, à la suite d'une exhortation du curé de Fátima ¹, une procession réparatrice d'environ dix mille personnes se rendit de l'église paroissiale jusqu'aux ruines de la chapelle pour y faire amende honorable.

Mais cela ne suffisait pas. Il fallait une réparation nationale ; on la prépara pour le 13 mai suivant, cinquième anniversaire de la première apparition. Le gouverneur du district (préfet de Santarem), voulant à tout prix empêcher ce qu'il appelait « une revue de toutes les forces réactionnaires du pays », interdit tout rassemblement. Mais son subordonné, le nouvel administrateur d'Ourém ², mieux inspiré, jugea plus raisonnable de ne pas exécuter les ordres du préfet trop zélé, lequel fut d'ailleurs désavoué par le chef du Gouvernement.

On évalua à soixante mille au moins le nombre des pèlerins. Il en était venu de toutes les provinces et ils représentaient toutes les classes sociales et toutes les professions. On n'avait pas vu une telle foule à la Cova da Iria depuis le « Signe de Dieu ».

¹ L'abbé Agostinho Marquês Ferreira, successeur de son cousin Manuel. En 1922, il y avait déjà un évêque à Leiria et la Cova da Iria était devenue sa propriété.

² M. Arthur d'Oliveira Santos, dit le Ferblantier, avait été destitué par le gouvernement de Sidonio Païs (décembre 1917), et avait fondé un *Centro* (une cellule) de Carbonari. Quelques mois après, en fabriquant des bombes, il fut blessé par une explosion accidentelle (Tomar, 1918).

La vue des ruines du petit oratoire, élevé sur la demande de la Sainte Vierge, accrut encore la ferveur de tout ce peuple et fit affluer les offrandes au point qu'on envisagea la construction d'une autre chapelle dès que l'autorité ecclésiastique y aurait donné son consentement.

Décidément, toutes les hostilités et toutes les violences tournaient à la plus grande gloire de Fátima. Les calomnies répandues par la presse n'obtenaient pas de meilleur succès. Au contraire, elles se transformaient en publicité pour les merveilles qui s'y étaient accomplies et s'y accomplissaient tous les jours.

Il ne resta plus bientôt aux incrédules que l'argument de la disparition des voyants, car deux, François et Jacinte, étaient déjà « au Ciel ». Mais ils n'avaient pas disparu de façon mystérieuse et louche. On avait eu le temps de les voir, de les interroger, d'apprécier leur sincérité qu'il était impossible de mettre en doute.

Nul des trois petits bergers, d'ailleurs, n'a vu de ses yeux de chair la grande splendeur de Fátima. Lucie elle-même doit bientôt quitter Aljustrel pour aller vivre loin des regards du monde, « pour Dieu seul ».

CHAPITRE II

UN PASTEUR PROVIDENTIEL

Enfin, un évêque !...

Celui qui devait être, dans le plan divin, le premier artisan de cette grandeur, c'est le nouvel évêque de Leiria, S. Exc. Mgr José Alves Correia da Silva.

Le diocèse de Leiria était juridiquement rétabli depuis deux ans et, sans doute, Rome avait-elle pris cette mesure pour que le mouvement de piété mariale, né des visions de Fátima, ait le plus tôt possible un guide autorisé et facilement renseigné.

Le chef du diocèse fut désigné en 1920 seulement¹. Né en 1872, le nouveau prélat avait quarante-huit ans. Précédemment professeur de théologie au Séminaire de Porto, il s'était dévoué à la presse catholique et à l'action sociale chrétienne.

On a pu dire que Notre-Dame de Fátima ne pouvait mieux choisir celui qui devait être l'exécuteur de ses desseins et l'apôtre de ses gloires. Déjà, Mgr José da Silva était un grand dévot de la Très Sainte Vierge. N'était-il pas venu dix fois en pèlerinage à Lourdes ? Et depuis son élévation à l'épiscopat, on l'y a revu cinq fois.

¹ Nommé le 15 mai ; sacré le 25 juillet ; intronisé le 5 août. Le distingué prélat, vingt et un ans après, administre encore son diocèse à la grande joie de son peuple qui l'aime et le vénère. Le D^r Formigão (Fátima, *Paraíso na terra*, p. 16) nous apprend que Mgr José da Silva avait été « l'un des plus persécutés au temps de la révolution, puisque, en plus d'un long emprisonnement, il avait souffert diverses vexations ».

Intronisé le 5 août, il se hâtait, dix jours après, pour la fête de l'Assomption, de consacrer solennellement son diocèse à la Reine du Ciel.

La tâche qui s'offrait à lui était des plus délicates : reconstituer dans son administration et ses principaux organismes un diocèse supprimé depuis près de quarante ans ! Que de tracas et de soucis ! Sans compter les ruines accumulées par la persécution officielle.

Un seul endroit lui donnait, en apparence, un spectacle consolant : c'était la Cova da Iria où se déroulaient de si touchantes manifestations de foi et de piété. Dès que son élection avait été connue, un de ses collègues dans l'épiscopat l'avait félicité de posséder dans son diocèse le « nouveau Lourdes portugais ». Ces félicitations ne lui avaient causé nul plaisir, car il y avait là, pour lui, un gros problème de plus à résoudre, une source nouvelle de préoccupations.

Ce qui avait été fait pour étudier régulièrement l'origine et la légitimité du culte de Notre-Dame de Fátima se réduisait à peu de chose et ce mouvement échappait totalement à l'influence ecclésiastique.

En 1917, le diocèse de Leiria n'existant plus, Fátima dépendait du diocèse de Lisbonne. Le cardinal-patriarche, dom Antonio Mendes Belo, ayant eu connaissance des premières apparitions, avait défendu à son clergé de s'occuper de ces événements de quelque manière que ce fût. Cet ordre fut obéi à la lettre, au point que le zélé curé de Fátima et les prêtres des environs furent mal jugés par les fidèles et accusés de connivence avec les ennemis de la religion.

Cependant, la persécution gouvernementale obligeait le cardinal à quitter son diocèse. Mgr Jean Lima Vidal, archevêque titulaire de Mytilène, vicaire général de Lisbonne, était nommé administrateur du patriarcat.

C'est à lui que l'abbé Manuel Marquès Ferreira, curé de Fátima, avait adressé, le 15 octobre 1917, deux jours après la dernière apparition, une supplique en

vue d'un examen des faits dont il donnait un premier aperçu. Il en avait reçu, le 3 novembre, l'ordre de procéder lui-même à une enquête consciencieuse sur les visions et les prodiges que l'on racontait.

L'abbé Ferreira s'était mis à l'œuvre immédiatement. Il y avait tant de témoins à questionner, tant de faits à examiner que l'enquête dura un an. Nous ne savons pourquoi son rapport, signé à la date du 6 août 1918, fut remis au Patriarcat seulement le 28 avril 1919.

Bientôt, M. l'abbé Manuel Marquès Ferreira, découragé par les ennuis que lui causaient tous ces événements, avait quitté Fátima où il était depuis 1913¹. Il avait été remplacé par un de ses cousins, M. l'abbé Agostinho (Augustin) Marquès Ferreira.

Entre temps, le diocèse de Leiria avait été juridiquement rétabli (17 janvier 1918), mais le siège ne devait être pourvu que deux ans plus tard.

Quelques semaines après son intronisation, Mgr José da Silva reçut la visite d'un délégué du Patriarcat de Lisbonne, qui venait lui remettre le dossier de Fátima dont la responsabilité lui incombait désormais.

Bientôt, comme il fallait s'y attendre, le nouvel évêque fut sollicité en sens très divers au sujet des événements de la Cova da Iria. Parmi les témoignages les plus autorisés qu'il reçut, citons celui de l'archiprêtre de l'arrondissement d'Ourém, prêtre remarquable par sa bonté, sa prudence et sa piété².

« Je suis bien placé, déclara-t-il à son nouvel évêque, pour être au courant de tout ce qui s'est passé à la Cova da Iria. Personnellement, dans toutes ces merveilles, je reconnais le doigt de Dieu. Et loin de m'opposer à la propagande en faveur de Fátima, je la permets

¹ M. l'abbé Manuel Marquès Ferreira est actuellement curé de St-Simon de Litem.

² Pour ce qui concerne l'attitude de ce bon prêtre envers les petits voyants d'Aljustrel, voir plus loin, III^e partie, p. 180.

bien volontiers, tout en maintenant saufs les droits du magistère ecclésiastique quant à l'appréciation du caractère surnaturel des faits. »

Mgr José da Silva, prudent et sage, lit ou écoute tous les rapports, favorables, neutres ou hostiles ; mais il réserve son jugement, voulant se rendre compte de tout par lui-même. Comment, cependant, ne serait-il pas frappé par la nécessité de prendre position ? Le fait de Fátima n'est pas une bagatelle. Ce sont des millions de fidèles qui croient à la réalité des apparitions et qui souhaitent que l'Eglise prenne la direction du culte de la Vierge à la Cova da Iria. Tous les 13 de chaque mois, des dizaines de milliers y viennent prier avec ferveur et jamais on n'y a constaté nul désordre, malgré l'absence de toute organisation policière ou même ecclésiastique.

Bien plus, de tous côtés, on signale des guérisons surprenantes attribuées à l'intercession de Notre-Dame de Fátima. Le peuple catholique est à peu près unanime à réclamer une déclaration officielle de l'autorité religieuse.

L'évêque se doit aussi de faire cesser les dissentiments qui divisent le clergé au sujet des apparitions. Si plusieurs se sont montrés favorables au caractère surnaturel de ces événements, si certains se sont délibérément mêlés, à titre privé, à la foule des pèlerins pour prier avec eux, la plupart en sont encore à l'attitude de prudente expectative prescrite dès les débuts à son clergé par le cardinal-patriarche de Lisbonne¹.

Quelques-uns même seraient prêts à se joindre aux adversaires de la nouvelle « superstition », en vue, disent-ils, de sauvegarder le prestige de la religion compromis dans cette affaire, qu'ils se sont gardés, d'ailleurs, d'examiner attentivement et objectivement.

¹ Plus tard, rentré dans son diocèse, le cardinal-patriarche Mendes Belo montra une grande dévotion à Notre-Dame de Fátima. Il mourut (1929) sans avoir pu réaliser le désir d'aller en pèlerinage à la Cova da Iria, désir publiquement manifesté.

Le nouveau chef du diocèse voudrait faire cesser ces hésitations et ces discussions en montrant à tous où se trouve la vérité. Son amour confiant pour la Reine du Ciel ne lui interdit pas l'hypothèse que Marie a pu choisir un humble coin de son petit diocèse pour venir rappeler aux hommes les voies du salut. Et pourquoi n'aurait-Elle pas pris comme messagers de petits bergers innocents et pieux ainsi qu'Elle l'a fait ailleurs ?

Voilà pourquoi Mgr José da Silva, aussitôt installé sur son siège, se préoccupe d'étudier et de faire examiner avec soin les visions qui sont à la base de ce culte nouveau ainsi que les miracles que l'opinion du vulgaire y rattache.

Plusieurs fois, il interroge Lucie, la seule survivante des trois pastoureaux. Les réponses de l'enfant lui paraissent simples et sincères et il n'y découvre rien que de conforme aux vérités de la foi et aux règles de la morale.

Bientôt, conquis par l'évidence lumineuse du surnaturel et, sans se prononcer sur le fonds avant enquête officielle, il décide de prendre lui-même la direction du culte qui a spontanément commencé à la Cova. Pourrait-on, d'ailleurs, le laisser dans cet état d'inorganisation sans courir le risque de le voir dévier en superstition demi-schismatique ?

La source miraculeuse

Dès 1921, Mgr José da Silva achète le terrain des apparitions sur une étendue de 12 hectares et demi, deux fois la superficie de la place St-Pierre à Rome. Aussitôt, il en commence l'aménagement, sous la direction technique des architectes Cristino et Corrodi.

Après la construction d'une enceinte comportant des ouvertures monumentales, on projette de construire une chapelle pour les Messes, un hôpital pour les malades et enfin une grande basilique.

Jusque-là, les pèlerins entendaient la Messe et recevaient les Sacrements à l'église paroissiale, d'où ils allaient en procession jusqu'à la *capelinha*. Le 13 octobre de la même année, pour la première fois, le bon prélat autorisa la célébration d'une Messe à la Cova da Iria. Elle fut dite en plein air, devant la petite chapelle du lieu des apparitions.

La Reine du Rosaire attendait, semble-t-il, ce geste épiscopal en faveur de son culte à Fátima pour y répondre par une nouvelle preuve de complaisance. Quelques jours après la célébration de la Première Messe à la Cova, Mgr José da Silva fit creuser une citerne pour y recueillir les eaux pluviales, à l'endroit le plus bas de la « cuvette », là-même où se tenaient les enfants lors de la première apparition.

Par cette mesure, le prélat entendait seulement économiser le transport d'eau nécessaire pour les chantiers et aussi pourvoir aux besoins des pèlerins. Le plateau de Fátima étant particulièrement aride, l'eau y était une rareté précieuse ; il fallait aller la chercher très loin ¹.

A peine les ouvriers, pour creuser la citerne, eurent-ils donné les premiers coups de pioche, à leur grande stupéfaction, l'eau commença à sourdre en petits filets. Bientôt ces filets, se réunissant, formèrent une source appréciable, de sorte que le bassin en construction se remplit non d'eau de pluie, mais d'une limpide et abondante eau de source, jaillie à l'endroit même et largement suffisante pour tous les besoins des pèlerins comme des architectes (novembre 1921).

Ouvriers et paysans, tout le monde, dans le pays, sait que là il n'y a jamais eu d'eau. Très calcaire, le terrain est absolument inapte à retenir la moindre

¹ En temps de sécheresse, les gens de Fátima doivent aller chercher l'eau aux villages plus bas. Il arrive parfois que, les gens de ces villages défendant leur eau, qu'il surgisse des rixes. Il y a dans la paroisse une seule source, Fonte Nova, dans un ravin profond, en dessous et loin du bourg.

humidité. Aussi le peuple fut-il convaincu que le jaillissement de la source était « un miracle de Notre-Dame... ou de Monseigneur l'Evêque ».

Aussitôt, à l'usage de cette eau, l'on attribua des miracles comme à celle de la Grotte de Lourdes, de sorte que les gens du pays furent confirmés dans leur conviction qu'elle avait une origine surnaturelle.

Plus tard, le pèlerinage grandissant, Marie, « fontaine scellée, *fons signatus* », devait pourvoir de même manière aux nouveaux besoins.

En 1927, à cinq ou six mètres de la première, la pioche des terrassiers fit jaillir une deuxième source plus abondante encore.

Ces eaux, captées dans un grand réservoir (qui sert de base à un monument du Sacré-Cœur), s'en écoulent par deux séries de quinze robinets à deux niveaux différents.

Quelle maternelle délicatesse de la part de la Reine du Ciel ! Comment, sans cette eau, aurait-on pu rassembler à Fátima ces imposantes masses d'un demi-million de pèlerins ? N'oublions pas que ces pèlerinages ont lieu surtout pendant les mois d'été !

Marie n'a-t-Elle pas voulu, par le gracieux symbole de la source, donner à ses fidèles un gage des incessantes faveurs qu'Elle se proposait de déverser surabondamment sur les âmes en ces lieux qu'Elle a favorisés de sa présence visible ?

Ouverture du procès canonique

Mgr José da Silva ne se laissait pas absorber par l'aménagement matériel du terrain pour le pèlerinage ; il voulait surtout donner à celui-ci un fondement doctrinal et canonique.

Le 3 mai 1922, en la fête de l'Invention de la sainte Croix, il publia une « Provision » ou Ordonnance, qui prescrivait un procès canonique, ou enquête officielle de l'Eglise, sur les événements de Fátima. A cet effet,

il nommait une Commission de sept membres, hommes de science ou de vertu, qui devaient les examiner sous toutes leurs faces ¹.

Ce sont MM. Jean Quaresma, vicaire général ; Faustino Jacinto Ferreira, prieur d'Olival, archiprêtre du district d'Ourém ; Manuel Marquês dos Santos, professeur au Séminaire ; Joachim Coelho Pereira, prieur de Batalha ; Manuel Nunes Formigão, professeur au Séminaire patriarcal de Santarem ; Joachim Ferreira Gonçalves das Neves, curé de Santa-Catarina-da-Serra ; Augustin Marquês Ferreira, curé de Fátima. La Commission pouvait s'adjoindre des experts ecclésiastiques ou laïques.

Tous les fidèles du diocèse étaient obligés (et ceux des autres diocèses invités) à rendre compte à cette Commission de tout ce qu'ils savaient, soit en faveur, soit contre les apparitions et les autres faits extraordinaires.

Les travaux de cette Commission furent conduits avec une conscience scrupuleuse, mais avec moins de rapidité. Ils devaient durer sept années, bien longues pour les dévots de Fátima.

C'est seulement le 14 avril 1929 que la Commission d'enquête tiendra la dernière session pour arrêter le texte définitif des trente et un chapitres du long rapport qui devait être soumis à l'autorité diocésaine.

Mgr Correia da Silva prendra encore six mois pour examiner lui-même à fond les pièces et préparer sa décision, laquelle sera promulguée seulement le 13 octobre 1930, treize ans après la dernière des six apparitions.

¹ Voir en partie documentaire, p. 356, le texte de ce document.

CHAPITRE III

LE SANCTUAIRE SE CONSTRUIT LE PÈLERINAGE S'ORGANISE

Les premiers pèlerinages

Le peuple chrétien du Portugal, nous l'avons vu, n'avait pas attendu si longtemps pour manifester son amour et sa confiance envers la Dame de la Cova.

Et cependant, pendant longtemps, il n'y eut, pour les réunir, d'autre sanctuaire que l'église paroissiale à plus de 2 kilomètres de la Cova da Iria. Evidemment, beaucoup se contentaient de prier auprès de la *capelinha* quand elle fut reconstruite. N'allaient guère jusqu'à l'église que ceux qui désiraient faire la sainte Communion.

Lorsque Monseigneur l'Evêque, à la grande joie de tout le peuple portugais, eut autorisé les prêtres à présider la prière et à célébrer la Messe sur le lieu des apparitions (octobre 1921), les cérémonies se firent en plein air, avec des installations de fortune.

Peu à peu, dans l'ancien terrain des Santos, se dessinaient des avenues et des esplanades. Des murs s'élevaient çà et là. Le premier édifice qui fut terminé, c'est la « Chapelle des Messes », dont l'utilité principale fut de permettre aux prêtres pèlerins, maintenant nombreux en ces lieux, de célébrer le saint Sacrifice, en attendant que soit construite la grande basilique projetée. Elle abrita aussi les confessionnaux à l'usage des pèlerins.

Alors le sanctuaire de Fàtima fut érigé en « chapellenie », dont le premier aumônier fut le R. Manuel de Sousa, précédemment curé de Ceissa.

Peu à peu, l'on vit des groupes organisés, paroisses conduites par leurs pasteurs, groupements divers dirigés par leurs aumôniers.

Et c'est vraiment miracle que, jusque-là, la dévotion à Notre-Dame de Fàtima ait mis tant de peuple en mouvement et ait grandi sans cesse pendant quatre ans, sans nulle direction, sans autre guide que Marie la Mère tant aimée, et qu'elle n'ait donné lieu à aucun désordre, à aucun abus notable, à aucune superstition ¹.

La « Voz da Fàtima »

Le 13 octobre 1922, paraissait le premier numéro de la « Voz da Fàtima » (*Voix de Fàtima*), organe mensuel des pèlerinages, publié avec l'approbation et sous la surveillance de l'autorité diocésaine. Cette date marque un grand progrès dans la diffusion de la bonne nouvelle de Fàtima.

Dans le dessein de Monseigneur l'Evêque, ce bulletin devait servir à répandre la dévotion à Notre-Dame du Rosaire et à consigner les nouvelles relatives aux pèlerinages, aux guérisons, aux grâces extraordinaires et, aussi, rétrospectivement, raconter les événements merveilleux de 1917.

Le directeur en fut celui-là même qui remplissait les fonctions de promoteur de la foi dans la Commission canonique d'enquête, le D^r Marquês dos Santos, professeur au Séminaire de Leiria. Le rédacteur principal en fut (et est encore) le D^r Nunes Formigão, professeur de théologie au Séminaire de Santarem,

¹ Cependant, Monseigneur l'Evêque dut réagir contre certaines facilités qui s'introduisaient peu à peu dans l'enceinte du sanctuaire, comme la vente du vin aux pèlerins, les explosions de pétards et de feux d'artifice dont l'usage, au Portugal, est inséparable de toute fête populaire, etc.

chanoine de Lisbonne, qui a publié de nombreuses études sur Fàtima.

La « Voz da Fàtima » devint aussi, par la suite, l'organe de publicité pour les nombreux règlements épiscopaux relatifs au sanctuaire¹.

Le premier numéro de ce bulletin fut tiré à 3 000 exemplaires ; bientôt, il atteignit les 50 000. Le numéro de mai 1929 arriva aux 100 000. A la fin de 1934, on tirait à 214 000 exemplaires. En 1935, il en fut imprimé 323 000 et, en décembre 1937, 380 000. Depuis lors, ce chiffre se maintient, suivant les mois, entre 320 000 et 390 000 exemplaires.

Pour une population de sept millions d'habitants, un tel tirage représente un exemplaire pour trois ou quatre familles. Il correspond à un tirage de deux millions et demi pour une publication française, chiffre qui n'a jamais été atteint chez nous par aucun organe de presse.

Les « Servites » de Notre-Dame de Fàtima

Pendant que croissait le nombre des pèlerins, grandissait aussi parmi eux celui des malades qui venaient chercher auprès de Marie consolation et soulagement.

D'abord, la charité individuelle s'ingénia pour leur faciliter les exercices du pèlerinage. Mais là surtout, le besoin d'une organisation régulière se faisait sentir.

La construction d'un bel hôpital fut l'une des premières entreprises. Des brancardiers et infirmiers volontaires se groupèrent dans une première Association qui fut canoniquement érigée en Confrérie, dès le 14 juin 1924. Une autre Association, réservée aux dames et aux jeunes filles, fut approuvée, le 6 mai 1926.

Plus tard, les deux Associations se fondirent en une seule, sous le titre de *Pieuse Union des Servites de*

¹ Voir quelques-uns de ces règlements en appendice, p. 362.

Notre-Dame de Fátima. Elle comprend quatre sections différentes :

1^o Le groupe des *prêtres* qui s'occupent de l'aumônerie des malades, mais aussi des autres pèlerins spécialement pour les confessions ;

2^o Le groupe des *médecins* qui rendent bénévolement leurs services aux malades ;

3^o Le groupe des *servites* de Notre-Dame proprement dits, ou brancardiers, qui assurent à la fois le transport des malades et le service d'ordre dans le sanctuaire ;

4^o Le groupe des *servantes* de Notre-Dame (femmes « servites ») qui remplissent les offices d'infirmières et collaborent à l'organisation des multiples services du pèlerinage.

Les uns et les autres donnent leur temps et leurs fatigues gratuitement, par amour pour la Vierge Très Sainte. Tout le monde rend hommage à l'abnégation et au dévouement avec lesquels ils s'acquittent de leurs charitables fonctions. On a pu dire que, même s'il n'y avait pas à Fátima autre chose que cette pure charité envers les malades, il y aurait un motif plus que suffisant de dire : « En vérité, le doigt de Dieu est là ! »

Le 11 mars 1931, le Saint-Siège devait approuver la *pieuse union* et lui accorder de nombreuses indulgences.

Le Chemin de Croix

Depuis dix ans, les foules accouraient à la Cova da Iria. L'évêché de Leiria avait acheté le terrain, commencé les constructions, approuvé l'Union des Servites, un *Manuel du Pèlerin* avait même paru (1926) avec les approbations nécessaires¹, et cependant on n'avait pas encore vu Mgr José Alves Correia da Silva accomplir publiquement un acte officiel quelconque à Fátima.

¹ Le premier tirage fut de 10 000 exemplaires ; trois autres éditions suivirent coup sur coup. On est à la sixième édition.

Ce geste tant attendu par les innombrables dévots de la Vierge, le bon et pieux évêque voulut le faire à l'occasion de l'inauguration du Chemin de Croix qui longe la principale voie d'accès au sanctuaire.

La première station se trouve à un carrefour de routes, au village de Reguengo do Fétal, à 13 kilomètres de la Cova. Les autres se suivent à un kilomètre de distance, la quatorzième marque l'entrée principale de l'esplanade du Sanctuaire. Chacune est constituée par une grande croix de pierre.

Ces croix ont été plantées là aux frais et sur l'initiative des paroisses limitrophes de la route. Elles ont voulu rendre ainsi plus pieux le pèlerinage pour ceux qui le font à pied (et c'est un très grand nombre, du moins à partir du carrefour de Reguengo).

L'inauguration eut lieu le 8 juin 1927. Elle fut présidée par Monseigneur l'Evêque lui-même.

Une grande foule était accourue pour y assister. Le cortège, formé dès huit heures du matin devant la première croix, s'arrêta à chaque station, où Mgr José da Silva prêchait lui-même la petite allocution d'usage.

On arriva au Sanctuaire vers 2 heures de l'après-midi. L'Evêque y célébra la Messe et, malgré l'heure tardive, quatre cents communions y furent distribuées.

Les organisations de piété

La dévotion à Notre-Dame de Fátima s'exprimait plus que par la visite à la Cova da Iria. Les pèlerins, rentrés chez eux, continuaient de penser à la Dame qui s'y était montrée et ne cessaient pas de la prier.

Pour assurer cette persévérance dans la prière, beaucoup se groupèrent dans une Association appelée *Confrérie de Notre-Dame du Rosaire de Fátima*. Les Statuts en furent approuvés par Son Excellence Monseigneur l'Evêque de Leiria, le 15 janvier 1928. Le siège en est au Sanctuaire même. Le but de cette Confrérie est de :

— Travailler, prier et souffrir pour la conversion des pécheurs ;

— Réparer les péchés sociaux des nations et des peuples ,

— Promouvoir l'accomplissement des préceptes de l'Eglise, particulièrement en ce qui concerne les dimanches et les jours saints ,

— Prier pour les Missions et les soutenir ;

— Intercéder pour les âmes du Purgatoire ;

— Prier pour les malades et toutes les nécessités spirituelles et temporelles recommandées à Notre-Dame de Fátima.

L'année suivante voyait s'élever l'hôpital (*Albergo*) des malades, avec son règlement spécial. Peu de temps après, commençait l'*Œuvre des Retraites fermées*, qui possède maintenant une belle maison d'accueil pour les retraitants. Grâce à ces retraites, la Cova da Iria est devenue un puissant foyer irradiant la vie intérieure et la sainteté dans tout le pays. C'est là que vient se former à la vie chrétienne l'élite de la société portugaise et des groupements d'Action catholique.

Les chiffres disent assez l'importance toujours grandissante de cette Œuvre. La première année (1930), deux cents personnes en bénéficièrent ; or, en 1936-37-38, ce nombre s'est élevé successivement à huit cent trente-cinq, neuf cent cinq et enfin plus de mille.

Et il y a des retraites à dates fixes pour les différents mouvements spécialisés de l'Action catholique, pour les membres du Tiers-Ordre et des Conférences de Saint-Vincent de Paul, pour les étudiants, les professeurs, les avocats, les médecins. Il y en a aussi pour le clergé des divers diocèses auquel l'épiscopat portugais donne l'exemple, puisque depuis 1934, tous les évêques du pays y suivent annuellement des exercices spirituels.

Le 18 février 1934, fut fondée, puis érigée canoniquement, le 28 avril, la *pieuse union des croisés de*

Fátima (ou croisade de Fátima). C'est une association auxiliaire de l'Action catholique, qui se propose de travailler à l'extension du Règne de Dieu par la prière et par l'action. Des Statuts très détaillés prévoient les modalités de son action et règlent son organisation.

Cette institution providentielle a obtenu le plus grand succès désirable. Au bout de quatre ans (1938), elle comptait dans ses rangs plus de cinq cent mille croisés.

A l'occasion du vingtième anniversaire des apparitions, Monseigneur l'Evêque de Leiria commença la collection du *Livre d'or*. Une Ordonnance, du 20 juillet 1938, décida que, désormais, l'on inscrirait sur un registre spécial les noms des familles qui, en envoyant leur adhésion signée, prendraient l'engagement de *réciter le chapelet chaque jour en commun* (ou à l'église avec leur paroisse). On inscrit aussi ceux qui s'engagent à le dire en particulier.

Les cahiers, à mesure qu'ils sont remplis de signatures, sont offerts à Notre-Dame de Fátima et déposés dans le sanctuaire à une place d'honneur. Le premier volume, contenant les noms de vingt mille familles, fut offert à Marie, lors du grand pèlerinage du 13 mai 1939.

CHAPITRE IV

LA HIÉRARCHIE ET FATIMA

Des évêques à la Cova da Iria

Fàtima, jusqu'en 1926, était resté, en quelque sorte, l'affaire particulière du petit diocèse de Leiria. Certes, le peuple y venait en foule de toutes les provinces du Portugal ; de temps en temps, surtout le 13 mai et le 13 octobre, on voyait sur la Serra de Aire des multitudes innombrables. Mais nul autre évêque que celui de Leiria n'y était jamais venu.

Peu à peu, et avec des hésitations, l'épiscopat portugais commençait à s'intéresser à la vie du sanctuaire et à la floraison de piété mariale qui y avait pris naissance.

La première impulsion fut donnée par Mgr l'archevêque d'Evora, dom Manuel Mendès da Conceição Santos. Son village natal était assez près de Fàtima, dans le Conseil limitrophe de Torres Novas. Le 15 août 1926, il fit, incognito, une visite au sanctuaire.

Son exemple porta fruit. A la Toussaint suivante, le nonce apostolique à Lisbonne, Mgr Nicotra, se trouvant à Leiria pour y présider une fête, demanda à l'évêque du diocèse de l'accompagner pour visiter le célèbre monastère de La Bataille. Là, seulement, il manifesta le désir de connaître aussi le sanctuaire de Fàtima.

A la Cova da Iria, on ne sait rien ; le nonce veut garder un incognito absolu.

Mais en descendant de l'automobile, le prélat aperçoit un spectacle qui lui cause une profonde impression. Quoique ce ne soit pas un jour de pèlerinage, il y a plus de soixante personnes qui prient à genoux devant la *capelinha* des apparitions avec une piété et une émotion qu'on ne peut voir que là. « Il semblait, déclara le nonce, que Notre-Dame fût présente au milieu de ces braves gens. » Il reste là quelque temps en prière et assiste à la récitation du chapelet, dirigé par Monseigneur l'Evêque.

A la fin, visiblement ému, le nonce improvise une touchante allocution aux fidèles présents et leur accorde deux cents jours d'indulgences.

Le 13 décembre suivant, Monseigneur l'Evêque de Funchal (Madère) était parmi les pèlerins et il célébra la Messe au Pavillon des Malades. C'était la première fois qu'un évêque disait la Messe, un treize, à la Cova. Le peuple exultait d'allégresse.

En 1928 et par la suite, de nombreux prélats imitèrent cet exemple, jusqu'à ce qu'enfin, le 13 mai 1931, l'épiscopat tout entier, sous la présidence de S. Em. le cardinal Cerejeira, participât officiellement au Pèlerinage national d'Action de grâces pour l'approbation canonique du culte de Notre-Dame de Fátima.

La basilique et les autres constructions

C'est le 13 mai 1928, à l'occasion du onzième anniversaire de la première apparition, que l'on posa la première pierre de la grande basilique. Elle fut bénie par Monseigneur l'Archevêque d'Evora.

Cette pierre fut placée à l'endroit précis où les trois petits bergers s'amusaient à « bâtir une maison » le jour où Marie s'était montrée à eux.

Quand il sera terminé, ce magnifique édifice aura 82 mètres de long, 50 mètres de hauteur et sera la plus grande église du Portugal, pouvant contenir deux fois plus de fidèles que la plus vaste de Lisbonne.

Une grande croix de pierre, analogue à celles du Chemin de Croix, surmontera le clocher, lequel déjà surgit au-dessus de la masse des nefs bardée d'échafaudages. Le maître-autel et quatorze autels latéraux honoreront les quinze mystères du Rosaire.

Depuis treize ans, plus de cent cinquante ouvriers de toutes corporations travaillent sans arrêt à édifier ce monument de la reconnaissance populaire ; les énormes frais sont couverts uniquement par les dons spontanés des fidèles.

A l'effort nécessité par la construction de la basilique, il faut joindre les grands travaux de terrassement qu'il a fallu faire pour aménager cette lande aride, pierreuse et accidentée, pour le nivellement des avenues, la construction de l'enceinte avec ses portes monumentales, etc...

Impressionnant encore est le labeur exigé par la construction du monument du Sacré-Cœur au-dessus de la source miraculeuse et aussi de la belle maison pour les retraites fermées et pour les mouvements d'Action catholique.

Ainsi surgit peu à peu, à la Cova da Iria, une merveilleuse cité mariale, par la seule volonté de l'évêque diocésain qui a acquis, par mille faits, la conviction que la Reine du Ciel désire posséder, dans ce nouveau sanctuaire, un trône monumental de sa gloire et de sa miséricorde.

Rome et Fàtima

C'est encore en 1928 que Notre-Dame de Fàtima conquiert à Rome droit de cité.

Les informations publiées par l'*Osservatore Romano* sur le nouveau sanctuaire et le pèlerinage firent connaître Fàtima dans la Ville Eternelle et particulièrement dans les cercles du Vatican.

L'impressionnant récit de la grandiose assemblée du 13 mai 1928 fut fort remarqué, surtout parce qu'il faisait entrevoir que, dans l'entourage du Souverain

Pontife, on envisageait avec bienveillance la nouvelle dévotion ¹.

En 1928, au Collège portugais de Rome, on construisit une nouvelle chapelle. La cérémonie de la bénédiction fut fixée au 8 novembre ; on devait placer au-dessus du maître-autel une statue de Notre-Dame du Rosaire de Fátima. Par un ensemble de circonstances, la statue ne put arriver à Rome que le 13 du même mois.

C'était une œuvre remarquable du sculpteur Joseph Ferreira Thedim, offerte par lui au Collège. Cette statue en chêne est certainement la plus belle qui existe de Notre-Dame de Fátima, plus belle même que celle de la *capelinha* du sanctuaire.

L'image fut bénie, le 6 décembre, au Vatican, par le Saint-Père lui-même et Pie XI resta longuement plongé dans la contemplation de la beauté surnaturelle qu'elle rayonne ².

A la bénédiction de la nouvelle chapelle, assista le représentant du Portugal auprès du Saint-Siège.

Le 9 janvier suivant, le grand Pape Pie XI lui-même trouvait un moyen discret et délicat de manifester son sentiment à l'égard de Fátima. Lorsque les élèves du collège portugais furent reçus en audience pour les vœux du nouvel an, le Saint-Père offrit à chacun d'eux une image de Notre-Dame de Fátima pour leur famille et une autre pour eux-mêmes, leur demandant de prier Marie pour le Pape.

Le grand journal catholique de Lisbonne, *Novidades*, ne manqua pas de souligner ce geste exquis, qui fut si sensible au cœur de tous les amis de la Vierge de la Cova (numéro du 20 janvier 1929) et qui, disait ce journal, ne pouvait qu'imposer un silence

¹ Voir cet article de l'*Osservatore* en partie documentaire, pp. 368 ss.

² Une statue semblable est vénérée à St-Antoine-des-Portugais. Des reproductions ont été placées dans des chapelles et des maisons particulières. Voir la photographie en face de la p. 5.

respectueux aux derniers adversaires des apparitions. Un illustre prélat n'hésita pas à déclarer que ce geste de Pie XI restera gravé en lettres d'or dans les annales de Fátima comme une véritable « approbation implicite ».

L'année suivante (11 mai 1930) fut donnée à l'Institut pontifical biblique une conférence avec projections sur Fátima par le R. P. Gonzaga da Fonseca, professeur au dit Institut.

L'impression produite sur la belle assemblée, où l'on voyait des cardinaux, des diplomates, des dignitaires de la Curie romaine, des professeurs, etc., fut profonde et contribua grandement à faire connaître, hors du Portugal, les grandes merveilles de Fátima.

Deux jours plus tard, dans la chapelle du Collège portugais, fut célébré le treizième anniversaire de la première apparition. Un décret de la Congrégation des Rites accordait à tous les prêtres qui célébreraient le Saint Sacrifice dans cette chapelle le privilège de dire la Messe de Notre-Dame du Rosaire, sous le rite double de première classe.

La même année, le 1^{er} octobre, le Souverain Pontife accordait des indulgences importantes aux pèlerins du nouveau sanctuaire ¹.

¹ Nous citons ailleurs d'autres gestes des Souverains Pontifes en faveur de Fátima. Voir notamment les allusions ou déclarations de Benoît XV, Pie XI et Pie XII, rapportées au chapitre « Le plus grand miracle », p. 302-4. Voir surtout le message de Pie XII pour la clôture du jubilé de Fátima. Dans ce message, le Saint-Père, employant cette langue portugaise dont se servait Marie avec ses petits confidents de la Cova da Iria, consacrait l'Eglise et le monde au Cœur Immaculé de Marie, réalisant ainsi le désir exprimé par Notre-Dame de Fátima le 13 juillet 1917 et renouvelé depuis à Sœur Lucie de Jésus. Voir p. 390.

Le dernier des opposants

Vers cette époque-là, il restait un seul prélat portugais qui ne fût pas favorable à l'introduction dans son diocèse du culte public de Notre-Dame de Fátima : c'était le vénérable évêque de Portalegre, Mgr Domingos Frutuoso, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Or, après sa visite *ad limina*, vers la mi-janvier 1929, tous ses scrupules disparurent.

A partir de ce moment, il autorisa le culte de Notre-Dame de Fátima dans les églises et chapelles de son diocèse ; il accepta même de bénir certaines statues et de les inaugurer solennellement.

Il disait qu'il avait été poussé à changer d'attitude quand il avait vu la Vierge de Fátima publiquement vénérée dans la capitale du monde catholique et qu'il ne se croyait pas permis de se montrer « plus papiste que le Pape ». D'après certains bruits, ce changement subit aurait eu lieu à la suite d'une consultation directe et personnelle du Souverain Pontife.

Le 25 mars 1931, Monseigneur l'Evêque de Portalegre présidait un grand pèlerinage de son diocèse à Fátima, dans le but de consacrer à Notre-Dame de Fátima ses séminaristes qui, en quelques années étaient passés du chiffre de *trente-deux* à celui de *cent quatre-vingts*. Ainsi, le dernier des évêques opposants au nouveau culte fut le premier qui, à cette occasion, célébra pontificalement au sanctuaire de Fátima, car le culte de la Vierge de la Cova venait d'y être officiellement et solennellement approuvé.

CHAPITRE V

DÉVELOPPEMENT PRODIGIEUX DU PÈLERINAGE

L'approbation canonique

Rome, on vient de le voir, semblait se prononcer en faveur de Fàtima et pourtant l'autorité ecclésiastique locale, tout en laissant la piété populaire se développer et en la dirigeant, ne s'était pas encore déclarée officiellement.

L'enquête, ouverte en 1922 par Monseigneur l'Evêque de Leiria, durait toujours et l'on était déjà à la treizième année depuis les apparitions. Ainsi, par une sorte de contradiction peut-être providentielle, le pèlerinage se trouvait organisé par l'autorité chargée de l'approuver bien avant que celle-ci ne se soit prononcée.

A Lourdes, en 1858, douze jours après la dernière apparition, l'enquête commençait et se terminait trois ans et demi après (19 janvier 1862). En 1871, à Pontmain, l'enquête se terminait favorablement un an seulement après l'apparition. Pour la Salette, on attendit dix mois pour ordonner l'enquête et la décision parut cinq ans après.

Pourquoi l'autorité ecclésiastique a-t-elle agi plus lentement à Fàtima ? Sans doute, parce que l'ensemble des événements surnaturels à examiner était particulièrement important et que le jugement à porter demandait plus de lenteur et de maturité. Les travaux

de la Commission durèrent huit ans. Peut-être aussi voulait-elle laisser au temps et aux événements le soin de parler par eux-mêmes.

Après la dernière réunion plénière de la Commission (14 avril 1929), Monseigneur l'Evêque de Leiria eut enfin en mains tous les éléments pour un jugement définitif. Il profita de l'été pour étudier à fond par lui-même le long rapport qu'on lui avait soumis¹. Finalement, il publia sa *Lettre Pastorale sur le Culte de Notre-Dame de Fátima*, lettre qu'on a appelée la grande charte de Fátima.

C'est un document de seize pages, écrit avec autant d'intelligence que de cœur. A travers toutes les lignes on sent, sous les vibrations de l'enthousiaste reconnaissance d'un cœur filial pour Marie, l'effort de l'esprit critique pour observer la réserve prudente imposée par la responsabilité de la charge épiscopale. Ce que ne dit pas explicitement le document, c'est que l'évêque, ayant depuis dix ans jugé l'arbre à ses fruits de piété et de sainteté, ne peut qu'être fier de posséder dans son petit diocèse cette nouvelle source de grâces et de salut.

La lettre pastorale, *La divine Providence*, déclare dignes de foi les apparitions de la Sainte Vierge à la Cova da Iria du 13 mai au 13 octobre 1917 et autorise le culte de Notre-Dame de Fátima.

Elle fut proclamée solennellement, le 13 octobre 1930, dans l'enceinte de la Cova da Iria, devant une foule de plus de cent mille fidèles. Treize ans juste s'étaient écoulés depuis la dernière des six apparitions.

La décision épiscopale, si longtemps espérée, fit palpiter de sainte émotion le peuple portugais tout entier. En chaire, dans la presse, dans les conversations, c'étaient de vifs transports d'enthousiasme et d'allégresse. Le clergé, cette fois, s'y unissait sans

¹ Certains assurent qu'à ce moment le Saint-Père lui-même prit connaissance du dossier.

réserve, depuis les plus hauts dignitaires jusqu'au dernier prêtre des campagnes.

Bientôt, de tous les côtés, surgit l'idée d'un grand pèlerinage national d'action de grâces pour le 13 mai suivant. Il eut lieu, en effet, avec la présence effective de tous les évêques du pays, sous la présidence de S. Em. le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne.

Auparavant, lui-même avait lancé un appel à tout le peuple portugais pour l'inviter à cette manifestation de reconnaissance.

L'assemblée groupa au moins trois cent mille pèlerins. Ce nombre marque, dans l'histoire du sanctuaire de Fátima, une sorte de point culminant, qu'il semblait qu'on ne pût jamais dépasser.

Comme un torrent impétueux

Déjà, depuis le jour où Mgr Correia da Silva avait levé l'interdiction pour le clergé de prendre part au pèlerinage, le concours des fidèles avait pris des proportions bien plus importantes.

Désormais, plus rien n'empêchera le développement de la piété populaire envers Notre-Dame de Fátima. Aussi, à chaque anniversaire de l'une des six apparitions, l'on verra des foules toujours plus nombreuses se succéder à la Cova da Iria, au point que le dernier-né des grands sanctuaires catholiques se trouve être certainement, à ce jour, le plus fréquenté.

Durant les mois d'hiver, il est naturel qu'il y ait moins de visiteurs à la Cova, non seulement à cause de la température de cette saison, mais surtout parce qu'il ne s'y trouve pas d'anniversaire des apparitions.

Aux plus mauvais jours, le nombre des pèlerins atteint le millier. Le treize des mois d'hiver, ce sont trois mille, quatre mille, cinq mille fidèles qui viennent prier Notre-Dame.

Les mois de mai à octobre, ce nombre s'élève à cent, cent cinquante et deux cent mille, particulièrement

le 13 mai et le 13 octobre. Les habitués ne sont pas surpris lorsque l'on compte trois cent mille fidèles acclamant Marie dans l'ancien champ d'Antonio dos Santos.

Globalement, dans la seule année 1928, le nombre des pèlerins, en prenant pour base les évaluations les plus modérées données par la presse, dépassa le million¹. Depuis cette date, le mouvement n'a cessé de s'intensifier.

Et pourtant l'accès du sanctuaire n'est pas très facile. La station de chemin de fer la plus commode se trouve en bas, dans la plaine, à 15 kilomètres.

Aussi l'automobile, jadis assez rare dans ce pays, est-elle largement utilisée. Au mois de mai 1929, des agents du Gouvernement eurent mission de compter les voitures et les cars automobiles arrivant à Fátima. Ils en comptèrent onze mille environ, le 12 seulement. En mai 1931, il y en eut près de quinze mille. Au pèlerinage anticommuniste du 13 mai 1938, on en compta vingt-huit mille, capables de transporter deux cent cinquante ou trois cent mille personnes. Si on pense qu'un grand nombre de pèlerins vont à pied, en charrette, à bicyclette, etc., on ne taxera pas d'exagération les témoins oculaires ou les reporters qui parlent de quatre cent mille ou cinq cent mille fidèles présents à la Cova da Iria.

La curiosité a d'ailleurs cessé d'attirer en ces lieux les Portugais. Tous les détails des apparitions sont

¹ La même année, à Lourdes, les statistiques donnaient, au total, six cent cinquante quatre-mille pèlerins venus de toutes les nations. Comparativement, la proportion de ceux qui fréquentent Fátima est bien supérieure à celle des Français qui vont à Lourdes ou à Lisieux. Si, dans ces villes, on a vu des foules dépassant la centaine de milliers, ce fut en des cas très rares et en des circonstances exceptionnelles. A Fátima, le fait se reproduit le 13 de chaque mois d'été. En moyenne, chaque année, un Portugais sur six va prier à Fátima ; Lourdes voit un Français sur quatre-vingts.

connus de tous, puisque, à raison de un million de visiteurs par an, chaque Portugais, depuis vingt ans que le pèlerinage existe, a vu plusieurs fois le sanctuaire et ce qui s'y passe.

Aspect général et esprit du pèlerinage

Ce qui augmente le mérite de ces innombrables pèlerins, c'est l'absence à Fátima de toute commodité et, en particulier, de tout hôtel pour la nuit. Ce sont donc de vrais pèlerins, animés de l'esprit de pénitence demandé par Marie à Lucie et à ses cousins et recommandé par les règlements dus à la sagesse de Son Excellence Monseigneur l'Evêque de Leiria.

Voici l'un de ces textes, publié par la *Voz da Fátima*, le 13 mai 1925 :

« Les pèlerinages à Notre-Dame du Rosaire de Fátima doivent conserver leur caractère primitif de piété, de pénitence et de charité. On va à Fátima pour prier, faire des mortifications et demander à la Vierge très sainte le salut spirituel et physique des malades de l'âme et du corps qui viennent toujours plus nombreux implorer celle qui est le « Salut des Infirmes ».

« Partout et toujours, particulièrement sur les chemins et à la Cova da Iria, les pèlerins doivent s'entr'aider, prier les uns pour les autres et conserver une attitude de respect et de recueillement dans les cérémonies.

« Les malades, riches ou pauvres, tiennent toujours la première place. Qu'on s'écarte à leur passage et qu'on les aide chaque fois qu'ils en ont besoin.

« L'enceinte murée doit être regardée comme un temple pendant la durée des pèlerinages. Qu'on s'abstienne d'y causer et, si l'on est forcé de le faire, qu'on parle à voix basse.

« Les pèlerins devront obéir aux indications des servites de Notre-Dame de Fátima, afin que tout se

passé avec ordre. Le désordre déplaît à Dieu et nuit aux intérêts des pèlerins eux-mêmes... »

Depuis seize ans qu'ils furent promulgués, ces conseils n'ont cessé d'être fidèlement suivis par tous. Le pèlerinage de Fàtima est resté un pèlerinage de prière intense et de fervente pénitence.

Les manifestations spontanées de la foi, de la confiance en Marie, de la reconnaissance, de la supplication, y revêtent des formes sans cesse nouvelles de la part soit de tel groupe de pèlerins, soit de tel pèlerin en particulier.

L'organisation méthodique, que l'autorité religieuse a su imposer à ce pèlerinage, n'a pas enlevé à l'aspect de ce peuple en prière quelque chose de fruste, de primitif et, par conséquent, de profondément sincère qui dépasse tout ce que l'on peut voir ailleurs.

Quelques témoignages

Les étrangers — hélas ! trop peu nombreux, à cause des circonstances internationales — qui ont vu le spectacle des foules de Fàtima déclarent à l'envi qu'ils n'ont vu ni à Lisieux, ni à Rome, ni même à Lourdes, rien de comparable, non seulement comme multitude, mais comme édification et comme foi profonde et fervente.

Un prêtre bavarois, Dr Ludwig Fischer, professeur à l'Université de Bamberg, a été enthousiasmé par sa première visite à Fàtima et il s'est aussitôt constitué dans son pays le propagandiste de ces merveilles. Ayant assisté à l'assemblée du 13 mai 1929, il écrit, plein d'admiration : « C'est un spectacle unique au monde. J'ai assisté, à Rome, à la canonisation de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, j'ai vu cette foule débordante de plus de quatre-vingt mille personnes remplissant Saint-Pierre et inondant la gigantesque place. Mais qu'était-ce en comparaison de cette multitude

immense et pleine d'esprit de sacrifice et de dévotion à la Vierge et au Saint Sacrement ¹ ? »

Le savant professeur raconte ensuite longuement les splendeurs de cette journée. Il a été surtout émerveillé par la procession de la statue de Marie ², et par la procession aux flambeaux ³.

Un autre témoin, le P. Gonzague Cabral, S. J., ayant pris part, comme prédicateur officiel, au pèlerinage national du 13 mai 1930, écrivait à un ami :

« Je n'aurais jamais imaginé de voir ce dont j'ai été témoin. Je ne crois même pas que la parole humaine, écrite ou parlée, puisse exprimer les sentiments que l'on éprouve là. Il faut voir. J'avais lu un peu auparavant : *Fátima, le Lourdes portugais*, du D^r Fischer. C'est un livre remarquable, le meilleur, à mon avis, de tous ceux qu'on a édités sur le sujet... Mais après avoir été à Fátima, j'ai dû avouer : l'impression produite en moi par cette lecture n'a rien été auprès de tout ce que j'ai trouvé là.

« Ce jour-là, j'avais devant moi un auditoire de plus de deux cent mille et peut-être de trois cent mille pèlerins ⁴. »

Le 13 mai 1932, Mgr Jean Bède-Cardinale, alors nonce apostolique à Lisbonne, éprouvait les mêmes impressions. Après les cérémonies qu'il avait présidées en personne, il écrivait la déclaration suivante :

« J'avoue n'avoir jamais assisté à un spectacle comme celui que Fátima m'a offert le 13 de ce mois.

« Cette multitude énorme acclamant la Vierge dans un délire de foi et d'amour, multitude dans laquelle disparaissaient toutes les distinctions sociales, parce que tous se sentaient fils de la même Mère et parce que tous étaient unanimes à l'invoquer et à l'honorer,

¹ D^r L. FISCHER, *Fátima, das Portugiesische Lourdes* (1930), p. 88.

² Voir plus loin, p. 141.

³ Voir plus loin, p. 135.

⁴ *Mensagem de Maria*, 7 (1930), p. 52 ss.

c'est une chose qui, en émouvant jusqu'aux larmes, fait sur l'esprit une impression profonde, inoubliable.

« A Fàtima, il n'y a rien au point de vue humain qui puisse attirer. Le pèlerinage constitue un vrai sacrifice. Et, malgré cela, le nombre des pèlerins s'accroît constamment. C'est une force intérieure qui les attire vers ce lieu béni, où la Vierge-Mère dispense ses faveurs, où les âmes reviennent à Dieu en grand nombre, où tous vont puiser une force spirituelle qui, renouvelant leurs énergies et fortifiant leur volonté, les aide à persévérer dans la pratique des vertus chrétiennes.

« Fàtima est une véritable bénédiction pour le Portugal. Et je suis convaincu que Marie protégera toujours cette nation dont l'histoire millénaire rappelle tant de gloires vraiment chrétiennes, et qu'Elle la préservera des dangers qui, à cette heure si grave, menacent la société tout entière.

« Lisbonne, le 15 mai 1932.

« JEAN BÈDE-CARDINALE,
nonce apostolique. »

En dehors du Portugal

La dévotion à Notre-Dame de Fàtima se répand rapidement dans les différentes nations : en Espagne, qui a déjà envoyé des pèlerinages à Fàtima, en France, en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Italie, à Malte, en Autriche, en Hongrie... En Allemagne, il y avait avant la guerre plusieurs centres de dévotion et de pèlerinages soutenus par le *Messenger de Fàtima* (*Bote von Fàtima*) ; une maison d'édition de Bamberg travaillait spécialement à la diffusion du culte de Notre-Dame de Fàtima dans les pays de langue allemande. En Pologne, un Congrès marial en l'honneur de la Vierge de Fàtima réunissait, à Tlumacz (diocèse de Stanislaopolis), en mai 1937, de trente à quarante mille chrétiens ukrainiens.

Hors du continent européen, la Vierge de Fátima a des églises, des chapelles, des oratoires ou des autels, dans les archipels des Açores, du Cap-Vert, à Madère ; dans l'*Afrique* occidentale et orientale (Guinée, Congo belge, Congo portugais, Angola, Zouloulouland, Mozambique, Tanganyika) ; dans l'*Inde* (Goa, Cochinchine, Diu, Damão, Bombay, Méliapour, Honavan, Pallaveram) ; à Singapour ; en *Chine* (Macao, Toulou-Tong, Fouchou-Nantai) ; au *Japon* (Kobé) ; dans les *Etats-Unis* d'Amérique (New-Port) ; dans la *Guinée anglaise* (Georgetown) ; dans l'île de la *Trinidad* ; au *Brésil* (Rio-de-Janeiro et nombreuses villes des Etats de São Paulo, Minas-Geraes, Bahia, Pernambouc, Maranhão, Ceará) ; dans la lointaine *Océanie* (Timor, Nouvelle-Zélande, Hawaï) et partout la Vierge répand à profusion ses maternelles bénédictions et suscite un extraordinaire élan de piété et de gratitude.

Dans les Missions, parmi les infidèles. — On ne s'étonnera pas qu'il y ait déjà de nombreuses Missions, parmi les infidèles, établies sous l'invocation et la protection de Notre-Dame de Fátima.

La première, dans l'ordre chronologique, a été la Mission de *Ganda*, fondée en 1927, par les Pères du Saint-Esprit, dans la Préfecture apostolique du *Cubango* (Angola).

Sous la protection de la Vierge très sainte, elle s'est développée si prodigieusement qu'on a pu y ériger un Séminaire indigène. L'église est devenue le centre de pèlerinages continuels pour ces nouveaux chrétiens qui ont là joie de pouvoir imiter, chaque mois, tout ce qui se fait à Fátima.

La deuxième a été inaugurée, le 13 mai 1930, dans un des faubourgs de *Macao* (Chine), habité par des païens.

La troisième est celle des Pères bénédictins dans le *Zouloulouland* ; elle a été inaugurée par le R. P. dom Thomas Spreiter, O. S. B., vicaire apostolique, le 13 août 1931.

La quatrième, dans la région de Naridembo (Tanganyika), a été fondée par le R. P. dom Joachim Amman, O. S. B., abbé de Netanda, en juillet 1933. Deux mois à peine après sa fondation, elle était empourprée du sang de ses premiers martyrs.

Ajoutons la Mission des Pères bénédictins portugais dans le *Moxico* (Angola), fondée la même année 1933. Puis, l'année suivante, celle de *Cacuso* (province de Malange), érigée par les Missionnaires du Saint-Esprit, et quelques autres encore.

Signalons enfin que, dans la nouvelle circonscription des diocèses portugais établie à la suite du Concordat de 1940, un nouveau diocèse est érigé dans la province de Mozambique, diocèse dont la cathédrale doit être dédiée à Notre-Dame de Fátima.

CHAPITRE VI

UNE JOURNÉE A FATIMA

L'arrivée des pèlerins

Pour un croyant, il n'y a pas sans doute au monde de spectacle comparable à celui que présente la Cova da Iria, les 13 mai et 13 octobre de chaque année.

Dès la veille — car c'est le soir qu'on arrive à Fátima — toutes les routes et sentiers de la montagne sont comme autant de fleuves déversant leurs ondes mouvantes dans le vallon que visita Marie. Au milieu d'épais tourbillons de poussière, s'avancent de tous côtés des processions interminables où, avec grande ferveur, on dit le Rosaire et on chante des cantiques.

Au Portugal, subsistent encore les variétés des pittoresques costumes provinciaux, voire locaux. La succession, sur les chemins, des divers groupes, vêtus à la mode de leur pays respectif, donnerait à un étranger l'impression de voir quelque gigantesque cortège historique.

C'est aussi un défilé de tous les moyens de locomotion qu'on peut supposer, anciens et modernes.

Et d'abord un grand nombre de pèlerins marchent à pied : ce sont des files interminables de gens de tout âge et de toute condition sociale, marchant sur les routes vingt-quatre heures, quarante-huit heures et plus. Beaucoup vont pieds nus, portant les souliers à la main ou dans la musette.

On en voit qui font trois ou quatre cents kilomètres, mettant huit à dix jours ou davantage pour arriver des extrémités du pays.

D'autres sont à cheval, à bicyclette, sur des carrioles de tout genre, des chars à bancs les plus démodés et même des charrettes de ferme, traînées par de flegmatiques bœufs qui gardent leur placidité naturelle au milieu de cette cohue bruyante.

Parmi tout cela, du moderne : camionnettes, automobiles surchargées, robustes camions, autobus, autos de tourisme, cars de luxe.

La première démarche de tout pèlerin parvenu à la Cova est la visite de la *capelinha* qui, sur le lieu même des apparitions, garde la statue de la Madone à l'endroit précis où Elle posa les pieds. Devant ce souvenir, rares sont les yeux qui ne laissent pas couler des larmes de joie, de reconnaissance, de supplication. La Vierge est là, dans un angle de l'édifice ; Elle accueille, maternelle et bonne, tous ses enfants qu'Elle connaît et attend. Eux aussi connaissent leur Mère. Avec quelle foi et quelles larmes de joie ils la saluent ! Ils lui parlent, invoquent son aide et, pour ainsi dire, lui arrachent les grâces divines. Les mamans soulèvent leurs petits enfants afin que leurs mains puissent toucher la Vierge bénie. Chaque pèlerin apporte quelque objet de piété qu'il fait toucher à la statue et qu'il emportera chez lui et regardera comme désormais investi d'une surnaturelle vertu.

On voit souvent, autour de la chapelle, des pèlerins, parfois des familles entières, qui en font le tour à genoux. Inévitablement, la foule trop dense des survenants les presse, les bouscule, les piétine, malgré toute la bonne volonté qu'on peut mettre à respecter leur prière. Il en est qui laissent leur passage marqué par des traces du sang qui coule de leurs genoux meurtris par les cailloux.

Cependant, la nuit descend. Où va se réfugier toute cette foule?... Mais qui s'en soucie?... Personne n'a cherché de restaurant pour le repas du soir ni une chambre pour dormir. Chacun continue ses dévotions. On a tant de choses à demander à la Sainte Vierge ; on a tant de commissions à lui faire de la part de ceux qui n'ont pu venir !

La procession aux flambeaux

L'horloge sonne les coups de 10 heures. Jusque-là, le vallon sacré, dans l'ombre de la nuit, ressemble à un lac où la tempête agiterait les vagues sombres de ces flots humains. Mais alors le paysage se transforme prodigieusement. Çà et là, dans les ténèbres, surgissent quelques points lumineux. Laissons la parole à l'abbé Fischer :

« Je me trouvais à l'emplacement de la future basilique, d'où le regard embrasse non seulement l'enceinte sacrée, mais aussi les alentours semblables à un immense amphithéâtre.

« Soudain, s'éveillent çà et là, dans les ténèbres, de petits points lumineux. En un instant, ils deviennent centaines, les centaines se multiplient à milliers et à dizaines de milliers ; en quelques minutes, la sombre « fosse » est devenue une mer de vives flammes.

« Spectacle unique, extraordinaire, qui n'a pas son égal au monde. J'ai vu les flambeaux de Kevelaër, d'Einsiedeln, d'Altötting ; j'ai vu aussi ceux de Lourdes. Que sont-ils en comparaison de cet océan de feu ?

« Cette nuit resplendissante de mai, dans la « Cova da Iria », dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir. C'est vraiment une nuit sainte de lumière au milieu d'un monde enseveli dans les ténèbres du péché. »

Bientôt arrive Son Excellence Monseigneur l'Evêque de Leiria, c'est le signal de la procession aux flambeaux. Procession, par manière de dire... Pour se dérouler convenablement, la procession de cette foule gigantesque exigerait des kilomètres et des kilo-

mètres d'avenues. Néanmoins, cette masse compacte de peuple s'organise en une sorte de serpent lumineux qui déploie ses anneaux comme il peut dans l'espace trop étroit que lui offre la surface de la Cova.

On prie, on chante, on acclame la Vierge. Au centre de la Cova, un prêtre, devant un microphone, dirige chants, prières et acclamations. De puissants haut-parleurs¹ répercutent sa parole de tous les côtés, de sorte que ces deux cent mille voix répondent en chœur et se fondent dans un ensemble et un ordre parfaits.

Minuit approche lorsque la procession se termine par le chant du *Credo*. Ce formidable chœur de centaines de milliers de voix, à la lumière d'autant de milliers de flambeaux, c'est simplement sublime. « L'esprit des catacombes habite là : revanche de la foi éternelle et sainte sur les erreurs et les laideurs d'un monde corrompu². » C'est le triomphe de la foi ancestrale, de la foi de Nicée et des Apôtres dans le rayonnement de la Vierge-Mère. Ce spectacle a souvent profondément ému et converti des touristes venus là en simples curieux. En 1927, un professeur illustre, qui assistait pour la première fois à ce spectacle, proclamait : « Vraiment, si Marie s'était présentée visiblement, on n'aurait pas pu la recevoir mieux. »

L'adoration nocturne

Minuit ! Les pèlerins commencent l'adoration nocturne, présidée ordinairement par l'infatigable évêque de Leiria. Prenant place devant le micro, il fait réciter le Rosaire, ajoutant avant chaque dizaine une explication du mystère correspondant ; il le fait en paroles tout enflammées d'émotion et d'amour pour Marie.

¹ L'installation des haut-parleurs fut inaugurée, à la Cova da Iria, le 13 octobre 1927. La « tribune » du microphone se trouve à côté du Pavillon des Malades.

² FISCHER, *loc. cit.*

Entre temps, il indique à la foule des intentions de prières : le Souverain Pontife, les évêques, le Portugal, les malades, toutes les intentions des pèlerins et celles qu'on leur a confiées.

Et ces milliers de cœurs, battant à l'unisson dans la parfaite charité chrétienne, frémissant de sainte ferveur, se fondent dans une unanime prière. Voilà la vraie Communion des Saints !

Il est 2 ou 3 heures du matin. Le soin d'adorer le Saint Sacrement et d'honorer Marie va être confié aux diverses délégations diocésaines qui se relaieront dans l'office de la prière nocturne, veillant une heure chacune, tandis que les autres groupes se reposeront un peu.

Le plus grand nombre des pèlerins se contente de s'étendre sur le sol ; les autres utilisent les chars ou les automobiles qui les ont amenés.

Mais tout le monde ne dort pas. Les hommes, qui sont seuls à ces heures de nuit admis au saint Tribunal, se rangent en longues files devant les vingt confessionnaux pour attendre patiemment leur tour pendant trois ou quatre heures.

Un soir, le bon évêque, Mgr José da Silva, sortait du confessionnal où il avait passé de longues heures. Une des pénitentes, désolée de le voir partir, arrête Son Excellence :

— Monseigneur, pour l'amour de Dieu, entendez-moi en confession !

— *L'angelus* du soir étant sonné, on ne confesse plus que les hommes.

— Pauvre de moi ! J'attends mon tour depuis ce matin pour faire la sainte Communion... et je dois repartir...

— Etes-vous encore à jeun ?

— Mais, certainement, Monseigneur.

— Alors il n'y a pas de règlement qui tienne ! s'écrie tout ému le prélat.

Et rentrant au confessionnal, il entend la confession de cette brave chrétienne venue Dieu sait de combien de lieues ; puis, il lui donne la sainte Communion.

Que de faits semblables on pourrait citer !

La Messe de Communion.

Aux premières lueurs du jour, on célèbre une Messe à l'usage des servites qui se trouveront, dès le matin, libres pour leurs charitables fonctions.

Ensuite, plusieurs centaines de prêtres célèbrent à leur tour le Saint Sacrifice, en se succédant aux divers autels du sanctuaire.

Un autel est dressé au sommet des degrés qui montent à la basilique en construction, devant la façade qui s'élève peu à peu. Il est ainsi visible de toute la Cova.

C'est là que, vers 7 heures, un des évêques présents célèbre la Messe de Communion générale. Tout le monde la suivra pieusement et, grâce aux mégaphones, activement. Toute la Cova da Iria est un immense temple dont la voûte est le ciel bleu.

Les chants de la *Schola Cantorum* s'entremêlent aux prières.

Au moment de la Communion, vingt-cinq prêtres s'approchent de l'autel avec des ciboires de dimension ordinaire pour puiser le pain eucharistique dans les grands ciboires de 26 centimètres de diamètre pouvant contenir chacun six mille hosties et qui ont servi pour la Consécration.

Puis, ils vont dans toutes les directions, dans l'immense foule, distribuer la sainte Communion. Qui veut communier se met à genoux là où il est, dans la boue ou la poussière, et le prêtre qui passe lui donne le Pain de Vie.

Pendant ce temps, la *Schola* chante au micro l'incomparable mélodie dont le charme, une fois éprouvé là, ne s'oublie jamais :

Saints Anges et Archanges !
Ah ! tenez-nous compagnie !
Aidez-nous à bien louer
La divine Eucharistie.

Et il semble que les anges volent en troupe dans ce lieu pendant que l'immense multitude, saisie par la solennité du moment, répond avec un dévot enthousiasme :

Vive Jésus au Saint Sacrement.
Vive Jésus Notre-Seigneur,
Vive Jésus, notre Père adorable,
Vive Jésus qui est notre Amour !

L'abbé Fischer écrit à ce sujet :

« Un groupe nombreux de fidèles, qui attendaient depuis au moins deux heures sous les rayons brûlants du soleil, me prient de leur donner la Communion. Je monte à l'autel avec la joie et le bonheur d'un jeune diacre qui, pour la première fois de sa vie, peut toucher le Corps de Notre-Seigneur. D'où me vient cette joie ? Ah ! c'est que Fátima est un lieu de grâces. Ici, tout est différent de la vie de chaque jour... »

« J'avance, le ciboire en mains. Les fidèles se rangent, laissent le passage libre. Tous, hommes, femmes, enfants, habitants de la ville et de la campagne, tombent à genoux dans la poussière, dans la boue, partout où ils se trouvent, dès qu'approche le Dieu de l'Eucharistie.

« Leur grande préoccupation est la crainte d'un nombre insuffisant d'hosties. De toutes parts, on m'appelle à voix basse : Père ! Père ! J'admire cette foi. J'admire cette faim de Jésus. J'admire cette charité mutuelle. Quelle sollicitude pour que personne ne reste sans Communion !

« Ce jour-là, plus de vingt-cinq mille communions furent distribuées sur la montagne de Fátima ¹. »

¹ *Op cit*, pp. 81 et s.

Au mois d'octobre suivant, elles furent encore plus nombreuses, environ trente mille. Ce chiffre a été dépassé maintes fois, notamment en mai 1931 où la Communion dura plus de trois heures (33 000) et lors du pèlerinage du vœu national anticommuniste, où l'on compta plus de quarante-cinq mille communions distribuées par cinquante des prêtres présents¹.

On a fait la statistique de toutes les communions données au sanctuaire. Pendant les quatre années 1930-1933, le total s'est élevé à 390 181 ; pendant les quatre années suivantes, il est monté à 521 300. L'accroissement du total annuel est régulièrement progressif : 111 977 (1933), 120 824 (1934), 127 462 (1935), 133 500 (1936), 140 500 (1937)...

La procession de la Vierge

Midi... C'est l'heure où six fois Marie se montra aux petits pasteurs ; c'est l'heure où les milliers de témoins assistant aux apparitions voyaient les phénomènes atmosphériques qui les accompagnaient. C'est l'heure de la plus grande ferveur parmi les pèlerins de Fátima ; c'est, dans l'enceinte de la Cova, l'heure des plus grandioses et des plus émouvants spectacles de foi auxquels on puisse assister sur cette terre.

La statue, qui se trouve dans la chapelle des Apparitions, est portée solennellement jusqu'à l'autel majeur où l'on va célébrer la Messe des malades. Chaque fois, cette procession est marquée par des témoignages nouveaux et exceptionnels d'amour et d'enthousiasme.

Dans la *capelinha*, quatre servites de Notre-Dame prennent sur leurs épaules le brancard qui porte la statue et un cortège se forme.

Viennent d'abord les Eclaireurs (Scouts) qui ouvrent difficilement un passage dans la foule, car chacun

¹ Ce jour-là, il y avait à Fátima mille prêtres et cinq cent mille fidèles.

s'efforce de voir de plus près l'image bénie de la Mère du Ciel comme pour lui parler avec plus de confiance et d'abandon.

Suivent, flottant dans l'air, les bannières des divers groupes de pèlerins, puis le clergé, enfin la statue miraculeuse. On avance lentement, très lentement. Cédons encore la parole à l'abbé Fischer :

« Dès que la Vierge apparaît dans la lumière éblouissante du soleil... une pluie de roses comme je n'en ai jamais vue de ma vie commence à tomber. En un clin d'œil, la statue et ses porteurs sont couverts de pétales parfumés...

« Et pourtant les roses ne s'épanouissent pas en ce lieu sauvage. Les pèlerins les apportent pour ce moment solennel. Un tel acte doit rendre leur hommage plus agréable au Cœur très aimant de la Vierge...

« A peine étions-nous remis de l'émotion qu'une voix amie nous souffle à l'oreille : « Regardez derrière vous. » Nous regardons. On dirait que nous sommes transportés dans un vaste champ couvert de neige. Toute la vallée, depuis la partie la plus basse jusqu'à l'extrémité, est, à la lumière aveuglante du soleil de midi, blanche de mouchoirs que, par milliers et dizaines de milliers, les pèlerins agitent pour saluer la Vierge. C'est un autre spectacle grandiose que seule la Cova da Iria peut donner.

« Refuge des pécheurs! Santé des malades!

« Mère de la Miséricorde! Notre-Dame de Fátima!

crie-t-on de toutes parts.

« Tous ne peuvent approcher de la statue miraculeuse, mais leurs salutations traversent l'espace, volent comme des troupes angéliques jusqu'à la Mère avec les cœurs des enfants.

« Oh! la Cova da Iria! Si elle n'existait pas déjà, il faudrait la créer!

« L'antique paganisme a inventé l'amphithéâtre, afin que le mal pût célébrer ses triomphes. Le nou-

veau paganisme, imitant l'ancien, a rétabli le stade et l'amphithéâtre. Le diable est toujours le même et dirige ses assauts de préférence contre les multitudes.

« Le stade où Marie célèbre aujourd'hui ses triomphes est le grand amphithéâtre élevé par la nature même dans la Cova da Iria. Elle est acclamée là comme nulle part : *la Triomphatrice du péché et de l'enfer, le Lis immaculé de pureté virginale, la Reine du Ciel et de la terre, Celle qui a suffoqué toutes les hérésies dans le monde entier.* »

Ce spectacle incomparable durait encore, la procession avançait lentement, la neige des mouchoirs tourbillonnait tout autour, quand la même voix amie avertit l'étranger : « Attention, maintenant tout le monde pleure. »

« En effet, continue le même témoin, toute cette multitude, comme électrisée par des radiations de la statue miraculeuse, se sent secouée par un frisson mystérieux et, impuissante à exprimer ses sentiments d'une autre manière, pleure.

« Je regarde tout autour de moi, puis aussi loin que peut porter mon regard, je vois des larmes dans tous les yeux : dans les yeux des femmes, des hommes, des prêtres et même des évêques qui, au sommet des degrés, attendent l'image sacrée... »

« M'explique qui le peut, ces pleurs dans tous les yeux ! Si encore les femmes seules pleuraient ! Mais ce sont les hommes aussi par milliers qui fondent en pleurs abondants : c'est un spectacle inouï. Je ne l'ai vu qu'une fois dans ma vie : le 13 mai 1929, dans la Cova da Iria.

« Fátima est un sanctuaire unique dans son genre. Il n'y a qu'un seul Fátima au monde ¹. »

¹ Fischer, *loc. cit.*, pp. 91 ss.

La Messe des malades

Cependant le cortège triomphal s'avance vers la basilique. Voici que la Vierge arrive dans l'enceinte réservée aux malades. Au bas des degrés, ceux-ci sont étendus sur des matelas ou assis sur des bancs, abrités contre les ardeurs du soleil ou la pluie par de grandes bâches tendues au-dessus d'eux. C'est ce que nous appelons « l'enceinte des malades ».

Leurs regards suppliants et confiants se tournent vers l'image bénie qui est bientôt placée sur le perron de la basilique, à côté de l'autel.

La Messe commence. Le peuple chante à l'unisson le *Credo*. Puis, les fidèles sont invités à unir leurs prières à celles de l'évêque célébrant, pour la conversion des pécheurs, pour les malades présents et toutes les intentions qu'on a recommandées aux pèlerins. A ces intentions, on récite le Rosaire.

La Messe terminée, le Saint Sacrement est porté devant chacun des malades pour le bénir, comme cela se fait à Lourdes, sur l'Esplanade, à la procession de l'après-midi.

Ne sont admis dans l'enceinte réservée que les malades les plus gravement atteints, la plupart déclarés incurables par les médecins.

Ils sont de trois à cinq cents chaque fois¹, et on doit refuser le billet d'admission à des dizaines, parfois à des centaines.

L'évêque, qui porte l'ostensoir, passe à travers les rangs des malades et les bénit l'un après l'autre. Quelle ferveur dans leurs regards et leur prière ! Le peuple entier prie avec eux et pour eux.

Pendant ce temps, un prêtre, ordinairement le D^r Marquès dos Santos, vice-recteur du Séminaire

¹ Ce nombre va en progressant : deux cent soixante-neuf en mai 1931 ; en 1938, quatre cents, dont deux cent quatre-vingt-cinq incurables.

diocésain, prononce devant le micro les invocations et acclamations prescrites par Monseigneur l'Evêque.

— Seigneur, nous vous aimons !

Et l'écho, comme un formidable grondement de tonnerre, répercute ce cri d'amour répété par les milliers de poitrines :

— Seigneur, nous vous aimons !

La seconde et la troisième fois, l'invocation est répétée dans un *crescendo* de ferveur indescriptible... Puis de la même manière jaillissent les autres.

La bénédiction du Saint Sacrement pour tout le peuple termine cette cérémonie.

La clôture

Il serait déjà temps de songer à repartir. Tout le monde s'arrête là où il se trouve ; rares sont ceux qui veulent s'asseoir. Et l'on écoute l'instruction qui sert aussi d'allocution d'adieux.

Il reste à reconduire la statue de Marie à la *capelinha*. Ce sont, cette fois, les Dames servites qui la portent.

L'enthousiasme du peuple, lorsque Marie passe pour la seconde fois dans ses rangs, n'est pas moindre que durant la procession. Les mouchoirs blancs s'agitent de nouveau au-dessus des têtes, avec un enthousiasme encore plus grand qu'avant la messe, chacun tenant à saluer l'image de la Madone avant qu'elle disparaisse dans la *capelinha*.

C'est presque du délire lorsque le bruit se répand que Marie a accordé quelque guérison ou grâce exceptionnelle.

Car Notre-Dame du Rosaire tient toujours sa promesse d'exaucer les prières et de guérir certains malades. Aussi le *Bureau des Constatations*, qui fonctionne suivant la sage réglementation de Monseigneur l'Evêque de Leiria, a-t-il souvent à enregistrer de vrais miracles, reconnus après enquête minutieuse et persistance de

la guérison. En 1934, la *Voz da Fátima* avait déjà publié le récit de plus de quatre cents de ces miracles. Actuellement, on a dépassé les huit cents¹.

Chaque grande journée de Fátima est l'occasion de quelque guérison retentissante. La foule des pèlerins s'applique à en remercier Marie par des manifestations touchantes avant de se diviser de nouveau en fleuves mouvants sur les divers chemins qui les ramèneront chez eux, l'âme remplie des plus douces émotions ressenties auprès de la Mère de toute bonté.

¹ Voir IV^e partie : Les miracles, chap. II, p. 246 à 270.

TROISIÈME PARTIE

LES VOYANTS ¹

¹ Pour une histoire détaillée et complète des trois pasteurs de Fátima, lire *Il était trois petits enfants...* 2e édition canadienne, par C. BARTHAS. Aux Editions FIDES, Montréal, Canada. On en trouve la traduction allemande « Die Kinder von Fátima » au Kanisiuswerk, Fribourg, Suisse. Ce livre intéressera particulièrement les enfants. Il a été honoré de la haute approbation et de la bénédiction de Sa Sainteté le Pape Pie XII. (Lettre de S. Exc. le cardinal Maglione, secrétaire d'Etat, du 3 décembre 1941.) Voir plus loin, p. 405.

CHAPITRE PREMIER

AVANT LES APPARITIONS

Education familiale

Avant les événements de 1917, la vie des trois enfants choisis par Marie pour être ses messagers s'écoulait sereine et joyeuse dans l'ambiance paisible et profondément religieuse de leurs familles.

On l'a remarqué déjà, ils appartenaient à des foyers peuplés de nombreux enfants, leurs parents n'étant pas de ceux qui craignent de donner la vie et considèrent tout nouveau berceau comme une bénédiction du Ciel.

Certes, François et Jacinte, neuvième et onzième enfants d'Olimpia, ont fort peu joui des félicités d'ici-bas, puisqu'ils ont à peine paru sur cette terre. Mais ils sont maintenant une gloire et une fierté pour tout le Portugal et pour l'Eglise catholique tout entière, et les parents survivants eux-mêmes ont la certitude de les savoir infiniment heureux au Ciel, puisque Marie — ils en sont certains — est venue les appeler et les prendre.

On a été étonné sans doute de lire que nos trois petits voyants n'allaient pas à l'école et qu'ils n'y avaient jamais été. Dans ce pays au sol ingrat, il faut avant tout penser au travail de la terre et au soin des bestiaux. On se contente de faire instruire un ou deux enfants par famille afin qu'ils puissent lire à la veillée et tenir la correspondance.

Il ne faut pas croire, pour cela, que l'éducation de ces enfants fût négligée. C'était la famille qui était la grande école et la maman la véritable éducatrice. D'ordinaire, ni Maria-Rosa ni sa belle-sœur n'allaient aux champs ; elles restaient à la maison pour faire le ménage et la cuisine. Dans les moments libres, elles filaient au rouet, tissaient au rustique métier et surtout prenaient soin des enfants plus jeunes.

Dès que ceux-ci en étaient capables, elles leur apprenaient les prières et les premières notions de catéchisme. C'est de la bouche de leur mère que Lucie, comme François et Jacinte, apprirent à connaître et à aimer Notre-Seigneur et sa sainte Mère.

C'est le soir, à la veillée, que se faisait la véritable éducation des enfants. Là, les parents leur apprenaient avec le catéchisme les traditions, les règles de vie, les chants du pays, les principaux événements de l'histoire nationale, etc.

Lucie aimait mieux les récits de la vie des Saints ou de l'Évangile, dans la bouche de sa mère, que les contes fleuris ou les histoires profanes racontées par ses grandes sœurs ou par son père.

Elle, qui devait plus tard passer aux yeux de certains pour une niaise, profita si bien des leçons de sa mère que, avant même les sept ans accomplis, elle fut admise à la Sainte Table. Cette faveur lui fut accordée grâce à l'insistance d'un prédicateur de passage à Fátima, le R. P. Cruz, qui examina lui-même l'enfant et fut émerveillé de ses réponses¹.

Innocente amitié

C'est dans ces catéchismes familiaux, tantôt chez Maria-Rosa, tantôt chez Olimpia, où ils étaient admis tous trois, que François et Jacinte commencèrent à

¹ Le Père Cruz, S. J., vit encore, âgé de 84 ans. Il a, dans tout le Portugal, une grande réputation de bonté et de sainteté.

se prendre d'amitié pour Lucie. Ils en vinrent à préférer sa compagnie à toute autre. Et cela répondait, d'ailleurs, au désir de leur maman qui, craignant pour ses petits le contact de certains enfants mal élevés, leur défendait de jouer avec eux.

Ils allaient souvent trouver leur cousine Lucie pour la prier de les emmener près du puits de sa maison, qui se cachait au fond de l'enclos, parmi les oliviers, les amandiers et les châtaigniers. Une grande dalle de pierre le recouvrait.

Là, on jouait ordinairement en laissant à Jacinte, un peu exigeante, le choix du jeu. Là aussi on se répétait les récits entendus le soir, près de l'âtre. Les heures fuyaient avec rapidité.

Plus tard, au jour de la tribulation, ils reviendront là, — et que de fois ? — pour y prier et y pleurer...

Pour le moment, pour eux, tout est fête ; tout sourit et chante autour d'eux, comme dans leurs cœurs innocents. S'ils se cachent « derrière le puits », c'est pour jouir en paix de leur allégresse.

Il arrivait pourtant que le tumulte des autres enfants du hameau venait troubler leur solitude. Lorsque les voisines devaient partir pour des travaux loin de chez elles, elles laissaient souvent les enfants dans la cour de la maison Santos. C'était à Lucie de les garder, sous la surveillance de ses deux grandes sœurs, qui faisaient à la maison le métier de couturières.

Ainsi la cour et l'aire contiguë se voyaient transformées en une sorte de jardin d'enfants, où Lucie, à peine âgée de huit ans, faisait fonction de « nurse ».

Ces jours-là, François et Jacinte, ne pouvant s'enfermer dans leur petite thébaïde, se résignaient, non sans déplaisir, à prendre part aux jeux de leurs camarades.

Quelquefois, principalement pendant le Carême, la mère de Lucie qui, disait-elle, aurait été honteuse si ses enfants avaient fait vilaine figure lorsque le Curé

les interrogerait à l'occasion du devoir pascal, appelait tous ces enfants chez elle pour leur faire un peu de catéchisme. Il arriva qu'un jour un de ces garçons fut accusé par ses camarades d'avoir dit des paroles peu convenables. Maria-Rosa reprit le coupable avec sévérité devant tous les autres.

— Ces vilaines choses ne se disent pas ! Ce sont des péchés qui font pleurer le Bon Jésus ! Et ceux qui font des péchés et ne s'en confessent pas, vont en enfer.

Les enfants écoutaient tout émus, surtout la petite Jacinte. Quelques jours après, celle-ci, venant chez sa tante avec son frère François, comme de coutume, trouve un groupe d'enfants rassemblés dans la cour. Après un moment de réflexion, elle dit à Lucie :

— Aujourd'hui, tu ne restes pas avec nous ?... C'est vrai ?

— Oui.

— En ce cas, François et moi, nous repartons chez nous.

— Mais vous pouvez jouer quand même.

— Maman ne veut pas que nous restions seuls avec les autres ; elle craint que nous n'apprenions à dire de vilains mots. Ce sont des péchés qui déplaisent à l'Enfant Jésus.

Et, prenant son frère par la main, elle retourne avec lui dans la cour de leur maison. Désormais, les trois cousins ne s'amuseront guère qu'entre eux seuls et, de ce fait, leur amitié deviendra plus profonde.

Premiers élans de piété

Les jeux de ces enfants étaient bien innocents. Ils aimaient beaucoup celui des « gages ». Là, celui qui perd doit exécuter un ordre quelconque du partenaire plus heureux.

Jacinte aimait à commander qu'on lui attrapât un papillon ou qu'on allât lui cueillir l'une des fleurs qu'elle préférait.

Un jour, on jouait à ce jeu dans la maison de Lucie. Celle-ci gagna et commanda à Jacinte d'embrasser un de ses grands frères qui était à la table en train d'écrire. La fillette répondit vivement :

— Cela, non ! Commande-moi autre chose. Pourquoi ne me fais-tu pas embrasser Notre-Seigneur qui est là ?

Et elle montrait le crucifix attaché au mur.

— Tu as raison... Monte sur cette chaise, apporte-le ici... Maintenant, mets-toi à genoux et fais-lui trois baisers, un pour François, un pour toi et un autre pour moi.

— A Notre-Seigneur, j'en ferai tant que tu voudras.

Et elle baisa le crucifix avec une telle ferveur que Lucie affirme encore aujourd'hui ne pouvoir perdre le souvenir de ce geste d'amour.

Puis, l'enfant regardant fixement l'image du Sauveur, demande :

— Pourquoi le Bon Jésus est-il ainsi cloué sur une croix ?

— Parce qu'il est mort par amour pour nous.

— Raconte-moi cela.

Et Lucie s'exécute aussitôt... Il lui suffisait d'avoir entendu une fois une histoire pour la répéter presque mot pour mot.

Il ne lui fut pas difficile de satisfaire sa cousine. Jacinte, au récit des souffrances du Sauveur, s'attendrit et pleura. Dans la suite, il fallut souvent que Lucie répâtât « l'histoire de Jésus » aux deux petits. La fillette pleurait chaque fois.

— Pauvre Notre-Seigneur ! disait-elle. Je ne ferai plus de péchés, je ne veux pas faire souffrir le Bon Jésus !

Une année, à l'occasion de la Fête-Dieu, Lucie fut choisie pour être vêtue en ange et jeter devant le dais des fleurs à Jésus-Hostie¹. Dès qu'elle l'apprit, Jacinte sollicita la même faveur.

¹ Au Portugal, à toutes les processions, qui sont fréquentes, figurent des « Anjinhos », petits enfants vêtus de blanc, avec une paire d'ailes attachée aux épaules.

La zélatrice, chargée d'habiller les « anges », était la sœur aînée de Lucie. Elle contenta sa petite cousine.

On fait la répétition. La zélatrice explique comment il faut jeter les fleurs à Jésus.

— Et nous le verrons ? demande Jacinte.

— Certainement ! C'est M. le Prieur qui le porte.

L'enfant saute de joie. Désormais, elle demande plusieurs fois par jour si ce n'est pas bientôt cette fête.

Le jour tant désiré arrive. Voici nos deux « angelets », scintillants d'or, avec leur corbeille pleine de pétales embaumés.

Au signal donné, comme les autres « anges », Lucie lance une poignée de fleurs et fait signe à Jacinte de jeter aussi les siennes. Mais celle-ci ne regardait et ne voyait que M. le Prieur portant le bel ostensor. La procession finie, son panier était encore intact.

— Pourquoi n'as-tu pas jeté des fleurs à Jésus ? demande la zélatrice.

— Parce que je ne l'ai pas vu.

Et se tournant vers Lucie :

— Et toi, l'as-tu vu, le Petit Jésus ?

— Tu ne sais donc pas que l'Enfant-Jésus de l'hostie ne se voit pas et qu'il se cache. C'est pour cela que nous pouvons le recevoir à la Communion.

— Quand tu communies, tu lui causes ?

— Certainement !

— Et comment se fait-il que tant de gens reçoivent en même temps Jésus caché ? Il y a un morceau pour chacun ?

— Mais non !... Il y a beaucoup d'hosties et chaque hostie renferme un Enfant Jésus-caché.

La science de Lucie, à cette époque, aurait fait sourire un théologien, mais Jésus certainement souriait plus encore avec une satisfaction divine.

Jacinte continuait :

— Je veux dire à maman de me faire faire la Première Communion.

— M. le Prieur ne te la donnera pas avant que tu aies dix ans.

— Tu ne les as pas et tu l'as déjà faite.

— Parce que je savais bien mon catéchisme. François et toi, vous ne le savez pas encore assez.

Les deux enfants demandèrent à Lucie de le leur apprendre. Ils se mirent à l'étudier avec tant d'ardeur qu'ils en oublièrent leurs amusements. Préoccupés surtout du mystère eucharistique, ils posaient sans cesse des questions auxquelles répondait de son mieux leur cousine. Mais bientôt ils eurent appris tout ce que la jeune catéchiste était capable de leur enseigner.

— Apprends-nous quelque autre chose. Ça, nous le savons déjà, disaient-ils de temps en temps.

La conclusion fut que l'on demanderait à maman Olimpia de suivre les catéchismes de M. le Prieur à l'église.

Derrière le troupeau

Cependant, Lucie avait atteint sa huitième année. Sa sœur Caroline, chargée du troupeau, pouvant maintenant se livrer aux travaux des champs puisqu'elle avait treize ans, Lucie dut la remplacer.

Elle alla informer de la nouvelle ses cousins.

— Oh !... Nous ne pourrons plus jouer ensemble !...

Les petits ne pouvaient pas se faire à cette séparation. Ils supplièrent maman Olimpia de les laisser suivre la nouvelle bergère à travers monts et vallées, à la suite du troupeau. La permission fut refusée.

La demande fut souvent réitérée. Les enfants insistèrent tant, qu'à la fin M^{me} Marto se décida à les contenter en leur donnant la garde de quelques brebis qu'elle possédait et qui, jusque-là, étaient confiées à une sœur plus grande.

Dès lors, les trois petits pastoureux s'entendaient pour rassembler tous les matins leurs deux troupeaux, afin de passer la journée ensemble.

Détail charmant, qui montre la bonne éducation donnée par Olimpia à ses enfants : Jacinte et François ne partaient jamais à la suite du troupeau sans avoir récité un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de leur Ange gardien.

Pour les trois cousins, désormais, chaque jour est une sorte de fête qui se passe à courir dans les bois ou les landes. C'est ordinairement à Lucie, qui connaît mieux les chemins et les herbages de la montagne que revient le soin de choisir les pâturages propices.

Vers midi, on se trouve ordinairement à une ombre favorable au déjeuner et à la sieste. Le petit repas, préparé par les mamans avec du pain de seigle, du fromage et des olives, est vite absorbé.

Puis, on n'oublie pas le chapelet. On leur a recommandé de le dire tous les jours, après le petit repas, et ils s'en acquittent ponctuellement.

Hélas ! parfois, dans la hâte de jouer ou de cueillir les mûres des buissons, il leur arrive de passer les grains en disant seulement les deux premiers mots de chaque *Ave* : « Je vous salue, Marie. » Ainsi on se débarrasse en un clin d'œil du double devoir de l'obéissance à la maman et de la piété envers Marie.

Avec le nouveau genre de vie, les jeux changèrent aussi. Ils aimaient beaucoup « bâtir des maisons » avec les pierres de la montagne. Jacinte réclamait des cantiques, surtout en l'honneur de Marie : *Salut, noble patronne... Anges, chantez avec moi...* Et s'ils rencontraient un pâtre plus grand qui possédât une flûte ou un accordéon, ils lui demandaient de jouer de son instrument, afin de pouvoir faire un tour de danse.

Jacinte, surtout, aimait la musique et la danse. Elle avait, pour ce dernier divertissement, un talent spécial qu'elle aimait à montrer

Elle se plaisait aussi beaucoup à entendre l'écho de sa voix dans le fond des vallons. Elle faisait arrê-

ter ses compagnons aux bons endroits et, là, assis sur un rocher, ils lançaient à l'écho tous les noms qu'ils savaient. Celui qui était le mieux reproduit était *Maria*. Jacinte le criait souvent. Parfois, elle criait tout l'*Ave Maria*, mot par mot, de sorte que l'écho lui-même priait la Sainte Vierge.

Le soir, quand le troupeau était rentré, un divertissement très agréable à nos amis était, après avoir contemplé le coucher du soleil, d'essayer de compter les étoiles dans le Ciel. Celui qui en comptait le plus gagnait. Les nuits scintillantes d'étoiles et éclairées de la lune les ravissaient comme en extase et les remplissaient d'enthousiasme.

Pour eux, les étoiles étaient des lampes que les Anges allumaient aux fenêtres du Ciel ; le soleil, c'était la lampe de Notre-Seigneur et la lune, celle de la Sainte Vierge. Jacinte disait : « La lampe de la Sainte Vierge me plaît encore plus que celle de Jésus, parce qu'elle ne brûle pas et n'aveugle pas. »

Trois physionomies

Comment pouvons-nous nous représenter les trois petits voyants de Fátima au moment où se dessine leur merveilleuse destinée ?

On a remarqué qu'ils semblent, tous trois, porter déjà en germe des âmes d'artistes et de poètes, des âmes sensibles et profondément religieuses. Ils ont puisé dans leur éducation et aussi dans la fréquentation constante de l'œuvre du Créateur une grande facilité à s'élever vers Dieu, tendance encore accrue par les grâces apportées du Ciel par l'Ange qui les visitait.

Mais il ne faudrait pas croire que tous trois fussent des saints parfaits en tous points. C'étaient des enfants de la terre, des enfants comme les autres, avec leur caractère propre, leurs défauts et leurs petites passions.

Parmi les enfants du village, ils ressemblent en tout aux autres. Ce sont des montagnards. Leurs manières n'ont pas la délicatesse des enfants de nos villes. Mais ils sont francs, simples et naïfs¹. Leur visage, hâlé par le soleil et le vent, respire la santé.

Lucie, le chef véritable des trois petits, a tout juste dix ans. De taille moyenne, elle est forte et bien constituée. Un teint fortement basané, un regard légèrement renfrogné sous de forts sourcils, de grosses lèvres autour d'une bouche large, tout un aspect trompeur masque les profondes qualités de son intelligence et de son cœur.

Ses cheveux sont divisés au milieu de la tête par une raie et couverts par un « mouchoir de tête » ou bien par une « mante », sorte de voile qui retombe jusqu'à la ceinture. La jupe de grosse flanelle, aux larges plis arrondis, descend jusqu'à la cheville, laissant voir tout juste les gros souliers cloutés.

Quoique peu sentimentale, puisqu'elle reproche à sa cousine d'être trop susceptible et boudeuse, elle a bon cœur et sait se faire aimer, au point que François et Jacinte ne peuvent pas vivre sans elle.

Sa vertu principale est la franchise : elle l'a puisée dans les exemples et les leçons de sa mère. On lui reconnaît aussi d'autres qualités : obéissance, humilité, esprit réfléchi et goût du silence.

François, lui, n'a que neuf ans ; il est aussi grand que Lucie. Des trois, il paraît avoir le tempérament le plus robuste.

Ses traits, bien réguliers dans un visage rond, ont quelque chose de calme, de posé et lui donnent un air de rêverie. Plutôt blond, il a des yeux châtons,

¹ Certains rapports de visiteurs les ont fait passer pour sauvages et timides. Cela tient à ce que, fatigués d'être traités de menteurs, ils se réfugiaient souvent dans le silence. Quant à Jacinte, elle avait promis à Lucie de ne rien dire, de peur de se tromper ou de manquer au secret.

animés d'un doux regard. Il est encore plus méditatif, silencieux et discret que sa cousine.

Parfaitement obéissant à ses parents, il est très attaché à Jacinte. Pieux comme elle, il prie avec ferveur.

Doué d'une imagination vive, il paraît aussi avoir été fort intelligent et, sans doute, s'il avait pu fréquenter l'école assez longtemps, y eût-il fait de grands progrès.

S'il fallait faire un choix entre ces trois physionomies, la plus attachante serait certainement celle de Jacinte.

Cette « petite fleur » de la montagne portugaise n'a que sept ans. De taille moyenne, elle est cependant robuste et n'a jamais eu de maladie de quelque importance.

Le visage est très régulier, le teint brun, le regard profond et vif.

Intelligente et vive, elle a des facultés supérieures à son âge. Elle a aussi très bon cœur et elle est douée d'un caractère doux et tendre qui la rend très aimable et affectueuse.

Elle aime chacune de ses brebis. Elle se plaît à caresser les petits agneaux blancs et même à les embrasser et à les presser sur sa poitrine. Le soir, elle rapporte dans ses bras le plus petit pour lui éviter la fatigue.

Un jour, sur le chemin du retour, elle marche ainsi au milieu du troupeau, avec un agnelet dans les bras. François lui demande :

— Jacinte, que fais-tu là parmi les brebis ?

— Je fais comme Notre-Seigneur. Sur l'image qu'on m'a donnée, Jésus se tient debout au milieu du troupeau avec une brebis dans ses bras.

Cette sensibilité exquise prédisposait Jacinte, encore plus que ses camarades, à goûter la céleste beauté de la Dame qui allait entrer dans leur vie et la ravir à la terre.

Confidents des Anges

La Reine du Ciel, nous le savons, se fit précéder par un messenger de la Cour céleste.

Jusqu'à leur mort, François et Jacinte gardèrent un silence absolu sur les visites de l'Ange. Vingt-cinq ans après, Lucie nous les raconte ; mais avec une moindre abondance de détails qu'elle ne nous a raconté celles de la Sainte Vierge. Ainsi, malgré la sûreté étonnante de sa mémoire, elle ne peut préciser les dates des trois apparitions qu'elle mentionne.

Il est certain, d'ailleurs, qu'elles ne furent pas les seules, et peut-être, lorsque certaines raisons de discrétion auront cessé, nous apprendrons d'autres détails.

Maintenant, le but providentiel de ces visions nous semble facile à deviner. Ne s'agissait-il pas de préparer l'âme et le cœur des trois pastoureux à leur rôle de confidents et de messagers de Marie ?

Lorsque Dieu voulut sauver la France par Jeanne d'Arc, il envoya à la bergère lorraine pendant quatre ans l'archange saint Michel pour préparer son esprit et son cœur à sa mission. De même, semble-t-il, ayant décidé de sauver le monde moderne par l'intermédiaire des trois petits bergers d'Aljustrel, Dieu leur dépêcha un messenger céleste pour élever leurs âmes à la hauteur de leur sublime et exceptionnelle destinée.

De fait, cet Ange leur enseigna l'art de prier avec ferveur, de prier pour ceux qui ne prient pas, de réparer pour ceux qui n'ont ni foi ni amour. Il leur apprit aussi à travailler, par la prière et le sacrifice, à la conversion des pécheurs, toutes choses qui sont bien dans la ligne des préoccupations du Cœur Immaculé de Marie et qui feront l'objet du message de la Dame de la Cova da Iria.

Quant à la communion mystique du Cabeço, elle visait probablement à accroître la charité et la ferveur

dans le cœur des petits amants de Jésus. Le symbolisme de la communion au Précieux Sang pour les petits, tandis que Lucie communiait à l'Hostie, ne signifiait-il pas — ce que Marie leur montra aussi de manière sensible à la deuxième apparition — la différence de leurs destinées terrestres ? Le Sang divin pour ceux qui doivent mourir victimes d'amour, le Pain de vie pour celle qui doit vivre et travailler ici-bas ¹.

Les enfants furent-ils dociles aux leçons du messager céleste ? Leur discrétion est absolue sur ce point. Toutefois, il est probable que certains traits de leur vie (sacrifices, actes de vertu) racontés dans les souvenirs de Lucie se rapportent à cette période qui a précédé les grandes apparitions de Marie, sans que nous puissions en aucune manière le discerner dans ses récits où elle s'imposait le silence le plus absolu sur les visites de l'Ange.

En tout cas, la docilité que les pastoureaux montrèrent plus tard pour les conseils de Notre-Dame nous permet de supposer le zèle avec lequel ils répondirent aux désirs de l'Ange.

Maintenant, connaissant ces faits, nous ne serons plus surpris de les voir, dès la première rencontre avec la Dame de la Cova da Iria, trouver toute naturelle la demande du sacrifice total qu'elle leur adresse et s'offrir en victime d'amour avec cette générosité et cet enthousiasme. La lumière divine leur avait fait comprendre, dès la deuxième visite de l'Ange, la valeur rédemptrice du sacrifice et ils en avaient déjà savouré l'amère douceur.

¹ Cette communion apportée du Ciel évoque le goûter miraculeux des enfants de Santarem, élèves du bienheureux Bernard de Morlaas, qui moururent avec lui dans l'action de grâces de leur Première Communion. Nos trois pastoureaux avaient-ils entendu raconter cette merveilleuse histoire ? — Santarem est le chef-lieu administratif du district de Fátima, à 60 km. environ.

Extérieurement, aux yeux des gens, après ces rencontres, l'existence des trois amis ne paraît pas avoir subi de modification. Seuls, dans la campagne à longueur de journée, ils pouvaient s'entretenir avec ferveur de leurs ineffables souvenirs communs, sans que personne puisse soupçonner leurs célestes relations. En tout cas, il ne paraît pas que personne de leur famille se soit douté de ces surnaturelles rencontres.

Plus tard, après le grand « signe de Dieu », on demandera à Olimpia si ses deux petits étaient plus sages après qu'avant d'avoir vu la Vierge ; elle répondra qu'ils étaient aussi sages et pieux auparavant. La maman elle-même, pourtant bien affectueuse, n'avait pas remarqué les insondables ascensions de ces secrètes petites âmes.

Notons pour son intérêt psychologique une remarque faite par Lucie. Pendant la présence de l'Ange à leur côté, les enfants étaient comme sans volonté propre, ou plutôt leur volonté était soulevée, entraînée par une force surnaturelle qui les enveloppait et les portait à imiter l'Ange dans ses gestes et sa ferveur. Après le départ de l'Ange, c'était une sorte de prostration, d'abattement physique : ils agissaient comme mus par un autre. Mais ils ressentaient une paix et un bonheur très grands et très intimes, leur âme étant complètement concentrée en Dieu.

Lucie ajoute : « Je ne sais pourquoi, les apparitions de Notre-Dame produisirent sur nous des effets bien différents. C'était la même joie intime, la même paix, la même félicité. Mais, au lieu de cet abattement physique, une certaine vivacité « expansive » ; au lieu de cet anéantissement en la divine Présence, une exaltation d'allégresse ; au lieu de cette propension au silence, un certain enthousiasme communicatif. »

CHAPITRE II

PENDANT LES APPARITIONS

A l'école de Marie

Nul ne connaîtra peut-être jamais sur la terre tout le contenu des merveilleux entretiens de la Dame du chêne vert avec les pastoureaux d'Aljustrel. Car, même après les dernières révélations de Lucie, nous ne savons pas probablement encore tout. Ce que nous en avons dit, cependant, nous suffit pour affirmer que Marie fut pour eux une incomparable maîtresse de vie et que, d'autre part, ils se montrèrent pour Elle des disciples dociles, fervents, pleins d'amour.

Possédant parfaitement leur cœur, Elle pouvait obtenir d'eux tout ce qui était possible à des enfants de cet âge. Le lecteur s'est rendu compte, au seul récit des six apparitions, que Lucie, François et Jacinte firent de grands progrès dans la vertu dès le jour qu'ils furent devenus les confidents de la Dame venue du Ciel.

Celle-ci savait pouvoir compter sur ses petits disciples, puisque dès la première visite Elle leur proposa et obtint d'eux le total abandon à la Volonté de Dieu.

Il ne suffit pas de promettre : il faut tenir.

Dès le lendemain de la première apparition, lorsqu'on fut arrivé au pâturage, Jacinte alla s'asseoir, pensive, sur un roc.

— Jacinte, viens-tu t'amuser ?

— Aujourd'hui, je ne joue pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je pense à ce que cette Dame nous a recommandé : réciter le Rosaire et faire des sacrifices pour la conversion des pécheurs. Maintenant, quand nous dirons le chapelet, nous dirons toujours les *Ave Maria* tout entiers. Mais pour les sacrifices, comment les ferons-nous ?

Question embarrassante pour leur science en ascétisme ! Nul ne pouvait donner une réponse... C'est François qui parla le premier.

— Donnons notre manger aux brebis... Ne pas goûter, quel joli sacrifice !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Jacinte distribue la nourriture aux brebis. Et ce geste sera renouvelé les jours suivants.

A leur tour, les brebis elles-mêmes durent faire un sacrifice. Nos trois pasteurs rencontrèrent un jour, sur un chemin, les enfants de deux familles très pauvres du hameau de La Moita que l'on envoyait mendier leur pain. Aussitôt, Jacinte propose son idée :

— Donnons notre collation à ces pauvres petits. Et elle court la leur apporter.

Heureux de cette aubaine inespérée, les petits mendiants recherchèrent désormais leurs bienfaiteurs. L'habitude vint de se rencontrer à un endroit donné. Et ainsi les jours de jeûne se suivirent à peu près sans interruption.

Les premières heures, le trio était joyeux du sacrifice accompli pour les pécheurs. Mais, vers le soir, la faim se faisait sentir ; ils la trompaient vaille que vaille, avec des mûres, des pignons, les racines de certaines herbes et même des glands.

Nous le verrons, nos trois petits voyants pratiquèrent toutes les formes de mortification. Mais ils paraissent avoir excellé surtout dans celle de la gourmandise, si difficile aux enfants de cet âge. Lorsque la saison

fut venue, ils eurent l'occasion de l'exercer à propos de fruits savoureux.

Comme ils jouaient un jour près du puits, Olimpia leur apporta quelques belles grappes de raisin cueillies exprès pour eux à une treille voisine. Ils les acceptèrent joyeux. Dès que la maman fut partie, Jacinte courut les porter à d'autres enfants qui jouaient dans la rue. Elle y rencontra les petits mendiants de La Moita, qui profitèrent, une fois de plus, de ses libéralités.

Dans une autre circonstance, ils furent invités à puiser dans un panier plein de belles figes fraîches, d'une variété particulièrement délicieuse. Jacinte s'élança pour en prendre une ; puis, se ravisant :

— Attention ! Nous n'avons fait, aujourd'hui, aucun sacrifice pour les pécheurs. Faisons celui-ci.

Et, joignant les mains, elle en fit, au nom de tous les trois, l'offrande au bon Dieu.

Ainsi, par le sacrifice, l'âme de nos trois petits amis se purifiait et s'élevait. Il est probable qu'à chaque apparition de leur céleste Maîtresse ils lui disaient leurs efforts pour répondre à ses désirs et qu'elle les encourageait et les guidait¹.

C'est Marie qui leur enseigna cette manière d'offrir leurs sacrifices en disant : *O mon Jésus, c'est par amour pour Vous, pour la conversion des pécheurs et en réparation de tout ce qui offense le Cœur Immaculé de Marie.* Ce fut, on s'en souvient, à la troisième apparition.

Avec le sacrifice, Elle leur avait recommandé la prière et surtout la prière du Rosaire. Nous avons vu, dès le premier soir, Jacinte demander à sa mère de dire le chapelet avec elle. Les trois petits voyants se considéraient comme obligés, non seulement à réciter eux-mêmes le chapelet, mais à recommander cette

¹ Nous savons que ce fut le cas, par exemple, pour la corde dont les enfants s'étaient confectionné un cilice, comme nous le verrons plus loin, p. 174.

dévotion autour d'eux et même « à la répandre partout dans le monde entier ¹ ».

François et Jacinte obtinrent chez eux la récitation en commun du chapelet quotidien ².

Pour eux, ils n'y manquaient jamais et même ils le récitèrent plusieurs fois par jour.

Contente de la générosité de ses petits disciples, la Reine du Ciel les trouva, au bout de trois mois, capables de supporter des sacrifices plus grands encore et de souffrir comme une sorte de petit martyr, qu'il convient de raconter en détail.

La haine du Ferblantier

L'administrateur du Conseil d'Ourém, M. Arthur d'Oliveira Santos, avait donc, après la troisième apparition, décidé d'empêcher la quatrième. Militant très actif de la Libre Pensée, ajoutant à la direction du journal maçonnique *La voix d'Ourém* la gérance de son commerce, « La Ferblanterie du Progrès », il exerçait sur son arrondissement une véritable dictature.

Les gens des villages tremblaient à la pensée d'être convoqués à la sous-préfecture. Quelle impression sur les petits voyants et leurs parents lorsqu'ils reçurent l'ordre d'y comparaître tous ensemble, dès le lendemain matin, samedi 11 août, à une heure donnée !

M. Marto refusa d'emmener si loin ses enfants, trop jeunes pour répondre devant un Tribunal ou une Commission. Il y alla tout seul. Quant à M. Santos, il s'y rendit en emmenant sa fille.

— Elle répondra, elle. A ces choses, moi je n'entends rien. Et si elle ment, il est bon qu'elle soit châtiée.

¹ Déposition de M^{me} Marto au procès canonique.

² C'est là le point de départ de l'institution du *Livre d'Or* dont nous avons parlé, II^e partie, p. 116.

En se séparant de ses cousins, Lucie les embrasse avec effusion. On lui a tellement fait peur qu'elle craint de ne pas les revoir. Jacinte lui dit :

— Si on veut te tuer, dis que François et moi nous sommes comme toi et que nous voulons mourir aussi. Nous irons dans le jardin, derrière le puits, et nous prions beaucoup pour toi.

L'administrateur blâma sévèrement Manuel-Pedro pour n'avoir pas obéi ponctuellement. Puis, il interrogea longuement Lucie en présence de son père, de son oncle et d'autres messieurs, qu'elle ne connaissait pas. Il insista surtout pour lui faire dire son secret, persuadé que c'était la clef de tout le mystère.

N'aboutissant à rien, il dressa le procès-verbal de l'interrogatoire et congédia les « prévenus », en les assurant qu'il saurait bien atteindre son but, fallût-il même mettre à mort les trois coupables !

« Lorsque, le soir, je rentrai chez nous — raconte Lucie — je courus tout de suite au jardin. J'y trouvai mes cousins à genoux, le visage dans les mains, le front appuyé à la margelle du puits ; ils pleuraient amèrement. En me voyant, ils furent stupéfaits :

« — Ah ! c'est toi ?... Ta sœur est venue chercher de l'eau et elle nous a dit qu'on t'avait tuée... Nous t'avons pleurée et nous avons prié pour toi ! »

En l'embrassant, Jacinte ajouta :

— Tu vois, nous ne devons avoir peur de rien. Cette Dame nous protège toujours et elle nous aime tant !

Hélas ! la petite comédie jouée par M. l'Administrateur n'était qu'un prélude. La date du 13 août approchait et le sous-préfet voulait à tout prix appliquer la loi interdisant les manifestations religieuses hors des édifices du culte. Trouvant plus commode d'arrêter trois petits enfants qu'une énorme foule, il cherchait le moyen de s'emparer d'eux sans aucun risque.

Le 13 au matin, Lucie est déjà la proie de la multitude qui arrive pour se trouver à la Cova da Iria à

l'heure voulue, lorsqu'on lui transmet l'ordre de M. l'administrateur de se rendre à la maison Marto où il l'attend.

Son père, intimidé, l'y conduit. Il trouve le Ferblantier en train d'interroger ses neveux. Auprès d'eux comme auprès de Lucie, toutes ses tentatives sont vaines : ils ne veulent ni dire le secret ni promettre de ne pas retourner à la Cova da Iria.

Cependant, le représentant de l'autorité a pris un ton aimable. Il prétend vouloir assister lui-même à l'apparition : « Je suis comme Thomas, je veux voir pour croire ! » Il propose de prendre les enfants dans sa voiture pour les conduire à la Cova. Enfants et parents refusent.

Alors, il part, disant simplement aux enfants de se rendre chez M. le Curé, où il les interrogera devant le prêtre. Les enfants y vont, accompagnés par M. Marto.

Au presbytère, le magistrat affecte de s'entretenir amicalement avec Manuel-Pedro et les enfants, aux yeux de la foule, sur la véranda qui regarde la petite place du village. Puis, il invite les petits à monter dans sa voiture pour se rendre à la Cova.

Mais dès qu'on est sur la route, la carriole prend la droite au lieu de la gauche et file dans la direction de Vila-Nova de Ourém. Les petits font remarquer que la Cova est dans la direction opposée. Le fonctionnaire répond affablement : « Je le sais ; mais nous allons d'abord à Ourém, chez M. le Curé. Il veut lui aussi vous voir et vous interroger. Puis je vous ferai reconduire en automobile. Vous arriverez à temps. »

Les enfants, à qui la perspective de cette course en automobile ne déplait pas, se tranquillisent. Arrivés à Ourém, ils insistent pour être conduits tout de suite chez M. le Curé. On leur répond qu'il faut d'abord manger... Cependant, l'heure de l'apparition a passé, au grand chagrin des enfants, très malheureux d'avoir manqué au rendez-vous, mais à la grande satisfaction du sous-préfet qui a réussi pleinement son premier coup.

Après le repas, les enfants pensent retourner chez eux. Mais M. l'administrateur insiste de nouveau pour qu'ils révèlent le secret confié par la Dame dont ils racontent les apparitions. Devant leur refus persistant, il les déclare en état d'arrestation et les fait enfermer dans une chambre, d'où ils ne sortiront, leur dit-il, qu'après avoir obéi.

Ils y restèrent jusqu'au lendemain. De très bon matin, une vieille femme était entrée dans leur chambre et avait cherché, mais en vain, à leur arracher le secret.

On les conduisit au siège de l'administration du Conseil. Là, on les soumit à un interrogatoire serré. Par des questions insidieuses, d'abord, puis par des menaces, enfin par l'attrait de plusieurs pièces d'or, on fit tout pour les pousser à parler.

Les enfants racontent avec franchise tout ce qui leur est arrivé, mais le secret, ils ne peuvent le révéler, puisque la Dame leur a prescrit de ne le dire à personne.

Ramenés vers midi au domicile du sous-préfet, ils prennent une réfection que leur offre sa femme, laquelle, au fond, éprouve de la compassion pour eux.

Dans l'après-midi, le martyre recommence. On les enferme dans la prison publique, en leur disant qu'on viendra les prendre pour les brûler vifs s'ils ne disent pas le secret.

Les autres pensionnaires de la prison leur font bon accueil. Jacinte, cependant, s'écarte du groupe et se dirige vers une fenêtre. Elle pleure. Lucie veut la consoler et lui demande :

— Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que nous allons mourir sans embrasser nos parents. Ni les tiens, ni les miens ne sont venus nous voir... Ils ne s'occupent plus de nous... Je voudrais au moins revoir maman !

François trouve le mot qu'il faut pour la consoler :

— Ne pleure plus ! Offrons ce sacrifice pour les pécheurs.

Et, joignant les mains, les yeux levés au Ciel, il fait l'offrande en ces termes :

— O mon Jésus, c'est par amour pour vous et pour la conversion des pécheurs...

Jacinte joint aussi ses petites mains et trouve la force d'ajouter :

— ... et aussi pour le Saint-Père et en réparation des offenses faites au Cœur Immaculé de Marie.

Témoins de cette scène touchante, les autres détenus en sont tout émus. Ils veulent les consoler. Qu'ils disent donc le secret à M. l'administrateur... Ça n'a pas d'importance !

— Cela, non ! réplique vivement Jacinte, nous préférons mourir.

Alors, nos trois captifs se rappellent qu'ils n'ont pas encore dit le chapelet pour les pécheurs. Jacinte, prenant une médaille qu'elle porte au cou, demande à un prisonnier de la suspendre à un clou planté dans le mur. L'homme obéit et voilà nos petits amis à genoux, priant avec ferveur. Les autres prisonniers se mettent aussi à genoux et répondent, comme ils savent, aux prières. Puissance merveilleuse de l'exemple et de la candeur innocente !

Sur le soir, on vient les chercher à la prison pour les conduire au bureau du Conseil. L'administrateur les tourmente par un interrogatoire plus serré, où se mêlent les cajoleries et les menaces.

Les voyant inébranlables, il recourt à un dernier et suprême stratagème.

Il se lève brusquement, manifeste une grande colère et s'écrie :

— Si vous ne voulez pas obéir de bon gré, vous obéirez par force !

Puis se tournant vers un subalterne, il lui ordonne de préparer une grande poêle avec de l'huile bouillante pour y faire frire les récalcitrants. En attendant, il les enferme dans une pièce voisine.

Moment plein d'anxiété pour les pauvres innocents !

La porte s'ouvre de nouveau et le sous-préfet appelle la petite Jacinte par son nom :

— Si tu ne parles pas, tu seras brûlée la première. Viens avec moi.

La fillette (on se rappelle qu'elle a à peine sept ans) ne pleure plus, mais ferme dans la résolution de ne pas trahir l'ordre de la Dame, suit l'homme « sans nous faire ses adieux », raconte Lucie. Elle est encore interrogée, caressée, menacée et, finalement, enfermée dans une autre chambre.

Entre temps François attend son tour avec le plus grand calme. Il dit à Lucie : « S'ils nous tuent, comme ils le disent, nous serons bientôt au ciel. Quel bonheur ! Mourir, ça ne me fait rien ! Et après un instant de silence : « Disons un *Ave Maria* pour Jacinte ; Dieu veuille qu'elle n'ait pas peur ! » Et enlevant son béret, il joint les mains et prie !

Le sous-préfet appelle alors François, lui dit que sa sœur est déjà frite et que le même sort l'attend, s'il ne révèle pas le secret. Il refuse et ne se montre pas moins ferme que Jacinte. Saisi violemment, il est enfermé avec elle.

C'est alors le tour de Lucie, avec qui la même scène se reproduit.

Maintenant, quand on demande à cette dernière ce qu'elle éprouvait alors, elle répond :

— J'étais convaincue que cet homme parlait pour de bon et que, désormais, tout était fini pour moi sur la terre. Mais je n'avais pas peur et je me recommandais à la Sainte Vierge.

Cependant, M. l'administrateur ne jouait que la comédie. Lucie retrouva ses cousins sains et saufs, sinon exempts de toute frayeur.

Le lendemain, c'est la grande fête de l'Assomption. Les enfants, ayant passé la nuit de nouveau au domicile de M. l'administrateur, sont ramenés au siège

du Conseil. Ils y subissent un nouvel interrogatoire analogue au précédent.

N'obtenant aucun résultat, le sous-préfet se résigne à les ramener enfin à Fátima. Il arrive là-bas pendant la grand'messe. Il dépose les enfants à la cure et reste avec eux sur la véranda.

Le peuple sort de l'église. Quelqu'un dit à M. Marto :

— Voyez vos enfants sur le perron du presbytère, avec M. l'administrateur.

Manuel-Pedro les rejoint. Le « Ferblantier » fait l'innocent.

— Tout va bien ; les enfants peuvent continuer d'aller à la Cova da Iria. (Il venait de leur dire qu'il les ferait arrêter s'ils y revenaient)... Mais il faudra les soigner ! ils sont malades... Ils voient des choses...

A ce moment, un groupe de jeunes gens, armés de gourdins, s'avancent vers la cure d'un air peu rassurant. Le Ferblantier a saisi le mouvement ; il invite Manuel-Pedro à aller boire un verre au café. Voulant éviter les violences, M. Marto accepte. Les jeunes gens, voyant en si bons termes le papa des victimes et leur persécuteur, pensent que tout est arrangé et se retirent sans plus.

Pendant ce temps, ayant embrassé leurs parents, Lucie, François et Jacinte ont couru à la Cova da Iria remercier Notre-Dame.

Durant ces deux terribles journées, les parents de Jacinte s'étaient préoccupés de faire prendre de leurs nouvelles en envoyant un grand fils à la sous-préfecture. Mais Maria-Rosa s'était montrée presque dure. A la personne qui lui apprenait la ruse de l'administrateur et l'enlèvement de sa fille, elle avait déclaré :

— C'est bien fait.

— Bien fait !... Et comment ?

— C'est comme je vous dis. Si c'est des mensonges ce qu'elle raconte, elle a ce qu'elle mérite. Si c'est vrai, la Sainte Vierge se chargera de la défendre.

La Vierge, en effet, l'avait défendue. Et Elle vint du Ciel, quatre jours après, comme nous le savons, pour la consoler, elle et ses petits amis.

Soif de souffrances

Lors de sa visite aux Valinhos, la Dame de lumière confia aux enfants que beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne pour se sacrifier pour elles.

Cette pensée revenait fréquemment dans les conversations intimes des trois pasteurs et elle exerça une influence décisive sur leur vie morale. Elle redoubla, si possible, leur volonté de s'offrir en victimes pour que les pauvres pécheurs ne tombent pas dans ces terribles flammes qu'ils avaient entrevues le 13 juillet.

Dans leur imagination et dans leurs souvenirs de la vie des Saints, ils trouvèrent l'idée de pénitences volontaires qui vinrent s'ajouter à tous les sacrifices résultant de leur vocation de voyants en butte à la curiosité et à la malignité publiques.

Avec la faim, ils s'ingéniaient aussi à mortifier la soif. Un jour d'août, qu'il faisait une chaleur particulièrement torride, les pasteurs avaient rencontré leurs petits protégés de La Moita et leur avaient donné l'aumône habituelle.

Dans l'après-midi, ils ne peuvent plus résister à la soif. Tout proche, il y a un groupe de maisons. Lucie va frapper à une porte pour demander un peu d'eau. Une petite vieille lui répond, lui donne une carafe d'eau et y ajoute un morceau de pain.

Le pain est partagé entre les trois affamés. Puis Lucie présente la carafe à François.

— Je ne veux pas boire.

— Pourquoi ?

— Je veux souffrir pour la conversion des pécheurs.

— Toi, Jacinte, bois donc.

— Moi aussi, je veux faire pénitence.

Alors Lucie verse l'eau dans un creux de rocher et la fait boire aux brebis.

De temps en temps, ils faisaient la promesse de passer une neuvaine, ou même un mois, sans boire en dehors des repas à la maison.

Ils cherchèrent aussi à mortifier directement leur corps. Jacinte s'étant piquée sans le vouloir avec des orties en prit une poignée et en offrit aux autres :

— Voyez, voyez ! Une autre chose pour nous mortifier !

Et les voilà à s'en flageller les jambes, pénitence qu'ils renouvelèrent quand ils trouvaient des orties.

Entre la quatrième et la cinquième apparition, sur un chemin, ils trouvent une corde. Par manière d'amusement, Lucie se l'attache au poignet ; elle remarque bientôt que cette corde lui meurtrit la peau.

— Savez-vous que ça fait mal !... Nous pourrions nous l'attacher autour des reins et offrir ce sacrifice au bon Dieu.

L'idée est acceptée. On n'a pas de couteau pour couper la corde, mais on trouve un caillou bien affilé pour la frapper sur une grosse pierre. Et bientôt, chacun porte son petit cilice sur la chair nue.

La corde est grosse et rude, ou bien aussi on l'a trop serrée : elle fait par moments souffrir horriblement. Jacinte parfois en pleure. Si alors Lucie lui parle de l'enlever :

— Non, il faut bien souffrir en réparation des péchés et pour la conversion des pécheurs.

D'abord, ils portèrent ce cilice jour et nuit. Mais à sa visite suivante, le 13 septembre, la Dame de la Cova da Iria leur dit avec une maternelle bonté :

— Notre-Seigneur est très content de vos sacrifices, mais il ne veut pas que vous gardiez la corde au lit. Portez-la seulement pendant le jour.

Les enfants obéirent. Ils persévérèrent dans cette pénitence qui plaisait à Jésus et à Marie.

Et combien d'autres sacrifices semblables, ces généreux enfants ne faisaient-ils pas?... Dieu seul les connaît tous. La difficulté était de les garder secrets et surtout de les cacher à leurs parents, car jamais ils ne parlèrent à personne de la promesse faite à la Dame, ni de ce qu'ils faisaient pour y être fidèles.

C'est seulement près de vingt ans plus tard, sur l'invitation pressante de Monseigneur l'Evêque de Leiria, désireux de connaître les mérites de la petite Jacinte, que Lucie, devenue Sœur Marie des Douleurs, dévoila les sacrifices que nous racontons.

Humilité profonde, discrétion admirable, marque certaine d'une œuvre divine ! et qui rend encore plus attendrissante cette soif de souffrances pour les âmes !

Heureux enfants qui, en peu de jours, ont compris si parfaitement le mystère de la croix, le plus difficile et le plus sublime élément de la science qui fait les saints !

La froideur des parents

Une épreuve particulièrement pénible pour eux, c'était le peu de compréhension qu'ils trouvaient auprès de leurs familles. Si les époux Marto ne tourmentaient pas trop François et Jacinte, leurs frères et sœurs ne se privaient pas de se moquer d'eux.

Mais chez les Santos, Lucie se trouvait isolée et comme abandonnée, parfois même elle était rebutée. Cette cruelle torture de son cœur affectueux fut une des principales raisons du découragement qui l'envahit avant la troisième apparition. On lui reprochait d'être une menteuse, une fausse sainte et aussi d'être la cause d'une perte considérable de récolte dans les champs de la Cova da Iria.

Antonio, en effet, possédait là plus que le terrain pierreux aux chênes verts ; dans le bas-fond, il y avait un champ assez fertile qui donnait chaque année une

1'/5 sections, page 1 à 90

2'/5 sections, page 91 à 175

3'/5 sections, page 176 à 260

4'/5 sections, page 261 à 335

5'/5 sections, page 336 à 406